[Voir inscription au dos du livre]

RELIGION DE L'HUMANITÉ

Fondée par AUGUSTE COMTE sous l'inspiration de CLOTILDE

L'Amour pour principe, et l'Ordre pour base ;
Le Progrès pour but.

Ordre et Progrès. Vivre pour autrui. Vivre au grand jour.

COMTE ET CLOTILDE

LUCIE
LES PENSÉES D'UNE FLEUR
L'ENFANCE
LETTRE SUR LA COMMÉMORATION SOCIALE
PRIÈRES QUOTIDIENNES

ÉDITION FILIALE

dediée à la

TRÈS-SAINTE VILLE DE PARIS

par les occidentaux qui y ont institué une légation positiviste chargée de lui présenter leurs prières et leurs vœux.

Paris, c'est la France,
l'Occident, la Terre.
AUGUSTE COMTE.

RIO DE JANEIRO
JUIN 1903
LIX année du Positivisme religieux

COMTE ET CLOTILDE

Le positivisme religieux commença réellement, dans notre précieuse entrevue initiale du Vendredi 16 mai 1845, quand mon cœur proclama inopinément, devant ta famille émerveillée, la sentence caractéristique (*on ne peut pas toujours penser, mais on peut toujours aimer*) qui, complétée, devint la devise spéciale de notre grande composition.

AUGUSTE COMTE—*Cinquième Confession.*

Nos charmantes sœurs du Midi seront ainsi conduites bientôt à bénir ton saint nom, qui me semble devoir y trouver son principal avènement. Le doux enthousiasme des Espagnoles te procurera peut-être la tardive reconnaissance des Françaises. Je conserve de plus en plus mon espoir primitif de voir ta chère image fournir un jour l'emblème usuel de l'Humanité sur les bannières occidentales.

AUGUSTE COMTE—*Sixième Confession.*

Je ne serait point un digne pontife de l'Humanité si je n'étais pas profondément convaincu de mon infériorité morale envers toi. C'est donc à m'efforcer de te ressembler que je dois m'attacher de plus en plus.

AUGUSTE COMTE—*Septième Confession.*

A mesure que s'installe la religion *dont la Postérité t'attribuera la fondation autant qu'à moi*, je sens combien tu serais maintenant précieuse au positivisme, où le besoin d'un digne plume féminine devient aujourd'hui prépondérant. Quel que soit mon espoir de te trouver, à cet égard, de nobles suppléantes, leur ensemble ne pourra jamais équivaloir à ce que je voyais spontanément réuni chez toi. Tu fus, à ton insu, comme je le dis chaque Mardi, la femme la plus éminente, de cœur, d'esprit, et même de caractère, que l'histoire universelle m'ait jusqu'ici présentée. L'avenir me paraît difficilement susceptible d'un meilleur type.

AUGUSTE COMTE—*Dernière Confession.*

TEMPLE DE L'HUMANITÉ

DE

RIO DE JANEIRO

Rosalie Boyer, la Mère d'Auguste Comte, vouant son enfant à la régénération sociale

Tableau du peintre brésilien Eduardo de Sá.





RELIGION DE L'HUMANITÉ

Fondée par AUGUSTE COMTE sous l'inspiration de CLOTILDE

L'Amour pour principe, et l'Ordre pour base ;
Le Progrès pour but.

Ordre et Progrès. Vivre pour autrui. Vivre au grand jour.

COMTE ET CLOTILDE

LUCIE
LES PENSÉES D'UNE FLEUR
L'ENFANCE
LETTRE SUR LA COMMÉMORATION SOCIALE
PRIÈRES QUOTIDIENNES

ÉDITION FILIALE
dediée à la
TRÈS-SAINTE VILLE DE PARIS
par les occidentaux qui y ont institué une légation positiviste chargée de lui présenter leurs prières et leurs vœux.

Paris, c'est la France,
l'Occident, la Terre.
AUGUSTE COMTE.

RIO DE JANEIRO
JUIN 1903
LIX année du Positivisme religieux

LUCIE ET LES PENSÉES D'UNE FLEUR

PRÉFACE D'AUGUSTE COMTE

Paris, le 12 Dante 62 (samedi 27 juillet 1850).



Pour compléter cette dédicace exceptionnelle, je crois devoir y joindre la seule composition publiée par ma sainte collègue. Cette touchante nouvelle, dont la principale situation caractérise essentiellement la fatalité conjugale de l'infortunée Clotilde, fut inserée au feuilleton du *National* les 20 et 21 juin 1845. En la reproduisant ici, j'espère fournir aux juges compétents un témoignage direct de l'éminente nature, intellectuelle et morale, de l'ange méconnu qui préside à ma seconde vie.

A la suite de cette production caractéristique, je publie ma lettre inédite sur la commémoration sociale, qui aurait paru avec la *Lucie* sans la coupable malveillance d'un célèbre journaliste, aujourd'hui discrédité. Cette petite composition offre un certain intérêt historique à tous ceux qui connaissent maintenant la Religion de l'Huma-

nité. Ils y verront les premiers germes distincts et directs d'une immense synthèse morale et sociale surgir spontanément d'une pure effusion privée. Ma réaction normale du cœur sur l'esprit se trouvait ainsi manifestée plusieurs années avant que j'en eusse construit la théorie définitive.

Je termine ce complément naturel de ma dédicace par une *canzone* inédite, que Mme de Vaux voulait placer dans sa *Willelmine*, quoiqu'elle l'eût composée en 1843. Ces gracieuses strophes, dont Pétrarque aurait peut-être envié la suavité, pourront indiquer la souplesse et la variété d'un talent appelé d'ailleurs aux plus hautes attributions. La tendance poétique de cette âme d'élite se prononçait involontairement dans ses moindres inspirations. Elle serait, par exemple, assez caractérisée d'après cette mélancolique inscription, secrètement placée, à vingt-deux ans, sur une ancienne *Journée du Chrétien*, que je conserve religieusement : « Souvenir précieux de ma jeunesse, compagnon et guide des « heures saintes qui ont sonnée pour moi, rappelle « toujours à mon cœur les cérémonies grandes et « suaves de la chapelle du couvent !... »

AUGUSTE COMTE.



LUCIE

L y a quelques années, un crime, compliqué de circonstances extraordinaires, vint frapper de stupeur la petite ville de ***.

Un jeune homme, appartenant à une famille distinguée, avait disparu sous une prévention terrible : on l'accusait d'avoir assassiné un banquier son associé, en lui soustrayant des valeurs considérables. Ce double forfait fut attribué à la funeste passion du jeu. Le coupable abandonnait, après quelques mois de mariage, une jeune femme douée d'une grande beauté et des qualités les plus éminentes. Orpheline, elle restait, à vingt ans, livrée à l'isolement, à la misère, et à une position sans espérance.

Les lois lui accordèrent spontanément la séparation de corps et de biens, c'est-à-dire de tout ce qui lui échappait. La famille de son mari lui prêta un abri et une paire de souliers. Comme

elle était généralement admirée, des protections puissantes l'environnèrent de toutes parts.

C'était heureusement une de ces nobles femmes qui acceptent le malheur plus facilement qu'une transaction honteuse. Son intelligence élevée lui montra sans voile sa situation : elle comprit qu'elle ne devrait l'intérêt des hommes qu'à sa beauté ; elle pressentit les périls que couvrent de douces sympathies, et voulut tirer d'elle seule tout adoucissement à son sort. Cette courageuse résolution étant prise, la jeune femme ne pensa plus qu'à l'exécuter. Possédant un talent remarquable, elle se rendit à Paris pour l'utiliser. Après quelques épreuves, elle fut admise, comme institutrice, dans la maison de l'Abbaye-aux-Bois, où elle trouva un asile honorable.

Pendant ce temps, la justice suivait son cours ; des démarches actives cherchaient partout la trace du fugitif. Déjà les créanciers irrités s'étaient partagé la dépouille de sa malheureuse victime, dont les vêtements, les bijoux, et jusqu'aux petits trésors de jeune fille, avaient été vendus à la criée. Elle inspirait tant d'intérêt que quelques personnes rachetèrent plusieurs de ces objets et les lui renvoyèrent.

Une jeune fille voulut avoir un médaillon

qui renfermait le portrait de l'héroïne, et le curé du lieu acheta sa robe nuptiale pour en parer l'autel de la Vierge

Ces détails touchèrent vivement l'infortunée. Une noble fierté se joignait dans son cœur à une sensibilité profonde : elle se sentit soutenue par les témoignages d'intérêt qui lui venaient de toutes parts. Remplie d'effroi au souvenir de son premier amour, elle n'envisagea sa chaîne que comme une barrière qu'elle eût volontairement placée entre les hommes et elle. L'horreur et les périls de sa situation échappèrent ainsi à ses regards, et elle accepta sans révolte l'arrêt injuste des lois.

Un sentiment indestructible, une douce et sainte amitié d'enfance sauva d'abord à ce noble cœur les amères douleurs de l'isolement. La philosophie, si mesquine et si aride dans les âmes égoïstes, développa ses magnifiques proportions dans celle de la jeune femme. Pauvre, elle trouvait le moyen de faire le bien : elle allait rarement dans les églises, où la frivolité a établi ses comptoirs; mais on la rencontrait souvent dans les mansardes, où le malheur est fréquemment réduit à se cacher comme la honte.

Deux années s'écoulèrent sans qu'aucun événement vînt changer cette situation étrange et

malheureuse. Le temps, qui ne fait qu'accroître les grandes douleurs, avait ruiné peu à peu l'organisation brillante de l'orpheline. A son courage héroïque, à ses efforts persévérants pour rester dans le rude chemin qui lui était tracé, commençait à succéder un abattement profond. Treize lettres qui sont tombées entre mes mains peindront mieux que moi les douleurs de ce cœur malade. Je demande la permission de les reproduire et de terminer ainsi cette histoire.

1re LETTRE. — *Lucie à Madame M.*

Je t'écris de Malzéville, où je vais passer quelques mois, ma bien-aimée. Ma poitrine avait besoin d'air et de lait ; nos dignes amis ont saisi ce prétexte pour m'offrir de partager leur jolie solitude. Combien j'aime ces excellentes gens ! Que ne puis-je leur ressembler ou faire passer dans mon cœur un peu de la paix qui règne au fond des leurs ! Je me sens pourtant mieux ici : rien n'est sain comme le spectacle d'une belle nature et de cette vie laborieuse et uniforme qui force l'esprit à se régler.

Le général attend prochainement l'arrivée de son voisin, qui passe pour le bienfaiteur de

toute cette petite contrée. C'est un jeune homme de vingt-six ans, possesseur d'une belle fortune, et disciple sincère des idées libérales. Il a avec lui sa mère, qu'il adore, et dont on dit aussi beaucoup de bien.

Tu m'engages à cultiver les fleurs pour me sevrer un peu de musique et de lecture. Hélas! ma bien-aimée, ne sont-ce pas là les seuls plaisirs qui me restent? Quand j'ai payé mon faible tribut à l'amitié, quand je viens de lire au général quelques passages de ses mémoires, quand nous avons évoqué ensemble de grands et sévères souvenirs, ou quand j'ai partagé avec notre amie ses petits soins d'intérieur, je me trouve de nouveau en proie à ce besoin de sentir et de penser qui est devenu le principal ressort de mon existence; et pourtant nulle femme plus que moi n'aima la vie paisible et simple. Quels plaisirs brillants n'aurais-je pas sacrifiés avec joie aux devoirs et au bonheur de la famille! Quels succès ne m'auraient paru fades auprès des caresses de mes enfants! O mon amie, la maternité, c'est là le sentiment dont le fantôme se dresse, si jeune et si impétueux, dans mon cœur. Cet amour, qui survit à tous les autres, n'est-il pas donné à la femme pour se régénérer dans ses douleurs?

2e LETTRE. — *Maurice à Roger.*

Roger, j'ai enfin vu cette femme, si grande et si malheureuse, dont tu me parlais avec orgueil. Ne dis pas que le sort en est jeté si je t'avoue l'impression profonde que j'ai ressentie à l'aspect de cette jeune et belle martyre des injustices sociales. Les touchantes vertus de Lucie, son esprit, ses grâces, tout en elle porte à jamais l'empreinte d'un profond chagrin. On sent, en la voyant, qu'elle aura besoin de générosité pour aimer. Pourtant, n'est-elle pas libre devant l'honneur et la raison? Par quelle étonnante imprévoyance des lois l'être pur et respecté peut-il se trouver enchaîné, par la société même, à l'être flétri qu'elle repousse de son sein?

Qu'appelle-t-on mort civile? Est-ce un simulacre? Dans quel but la société laisse-t-elle une épouse à l'homme qui ne peut plus donner le jour qu'à des bâtards?

De quel droit imposerait-elle l'isolement et le célibat à l'un de ses membres? Pour quelle fin le pousserait-elle au désordre?

Mais j'ai l'air d'être devant des juges. Roger, mon sang est près de s'allumer quand je vois

comment l'apathie des hommes enfante souvent le malheur et l'oppression.

Je viens de faire construire un belvédère en vue de Malzéville: de là, avec une lunette, je découvre entièrement la jolie maison du général. Hier, j'ai aperçu Lucie qui était assise au bord de la pièce d'eau ; son attitude était mélancolique et accablée. Te le dirai-je, ses regards me semblaient se diriger souvent vers le sud. Hélas! en la voyant si gracieuse et si brisée, je me demandais avec dégoût le secret de certaines influences sur notre cœur. Pourquoi voit-on des femmes vulgaires fasciner des intelligences supérieures et devenir l'objet d'un véritable culte? Comment arrive-t-il aussi que la générosité et la noblesse de certaines femmes se voient si souvent aux prises avec l'égoïsme et la grossièreté? Il faut renoncer à expliquer cette énigme.

Puisque tu veux une description nouvelle d'Oneil, je te dirai, mon cher Roger, que j'en ai fait une des plus jolies propriétés du département. On me racontait ces jours-ci une récente contestation à mon sujet entre les habitants de la commune voisine et un vieux gentilhomme ruiné. Il ne s'agissait de rien moins que de décider si l'on devait le titre de château à Oneil et le pre-

mier morceau de pain bénit à son propriétaire J'ai tranché la question en n'allant pas à la mess et en appelant tout le pays ma vallée.

3e LETTRE. — *Maurice à Roger.*

Non jamais, Roger, jamais une autre femme ne fera naître en moi ces sentiments généreux et élevés que m'inspire la seule vue de Lucie. Ami, tu as dit vrai : c'est en vain que les lois, l'opinion, et le monde élèvent entre nous leur triple barrière ; l'amour nous réunira, je le sens. Qui mieux que toi connaît les besoins de mon cœur et son insurmontable répulsion pour les bonheurs vulgaires? Hélas ! avant de rencontrer Lucie, je l'ai souvent senti, c'est un danger de raffiner ses sensations.

Tantôt ma mère a fait sa visite à Malzéville. J'étais curieux, je te l'avoue, de connaître l'impression que Lucie produirait sur elle. En arrivant devant la grille du petit parc, nous l'avons aperçue qui greffait un rosier. Elle était vêtue de blanc ; un grand chapeau de jardin couvrait négligemment sa tête, un simple ruban vert dessinait sa taille fine et élégante. On eût dit, à la voir, le plus suave idéal de la Galatée. Je fus surpris de n'apercevoir aucune émotion sur le visage de ma mère, elle or-

dinairement si bienveillante, et qui trouve tant de plaisir à admirer : elle fut imposante et froide pendant toute la durée de notre visite ; les mots *devoir* et *honneur* trouvaient place dans toutes ses phrases. Pour la première fois j'entrevis ce qu'il y a d'amer et d'implacable dans les rivalités féminines. Guidée par ce tact délicat que donne l'habitude de la souffrance, Lucie se retira avant nous sous un léger prétexte. Que n'ai-je osé la suivre et me jeter à ses pieds pour protester contre les paroles de ma mère !

Roger, ce moment fixe à jamais mon sort. J'ai compris qu'il n'appartenait qu'à moi d'arracher cette douce victime au malheur. Périssent les chimères qui se dressent entre nous ! Je me sens fort contre la mauvaise foi de l'opinion et contre le blâme des envieux : puissé-je l'être contre la générosité et la grandeur de Lucie !

4e LETTRE. — *Maurice à Roger.*

On maudirait volontiers la civilisation et les lumières, quand on voit le petit nombre d'esprits justes et de cœurs droits qu'il y a dans le monde. Je ne saurais te dire combien d'insinuations mesquines et odieuses j'ai à subir chaque jour au sujet

de Lucie. Mais, ce qui n'est pas le moins choquant, tout l'honneur reste à ces corrupteurs de morale, qui se dressent orgueilleusement sur leurs monceaux de sophismes. Il semble, en vérité, que le succès n'accompagne que les guerres honteuses.

Je viens d'avoir avec ma mère une conversation pénible, qui n'a que trop confirmé mes idées sur le dévouement. C'est une magnifique vertu, mais qui vit bien plus volontiers de jouissances que de sacrifices. J'ai dernièrement rencontré, dans le monde, la jeune comtesse de ***, dont le mari est au bagne. Elle avait vingt-quatre ans quand cette fatalité l'a frappée : elle était remarquablement jolie et aimable. Le digne L... en est devenu amoureux, et ils se sont unis. Eh bien ! elle me racontait que ce qu'elle a eu à souffrir de sa propre famille est incalculable. Comme je lui en témoignais mon étonnement, vu leurs idées avancées à tous, elle me répondit : En êtes-vous donc à votre catéchisme de l'homme? Ils m'autorisent bien à être athée, mais non pas à me passer des sacrements.

Tant il y a, mon digne Roger, que cette admirable humanité n'est pas encore bien quitte de sa dette envers les singes, dont quelques docteurs assurent qu'elle descend directement.

5e LETTRE. — *Maurice à Lucie*

Qu'avez-vous fait, Lucie? A quelle funeste pensée avez-vous obéi en vous éloignant de moi? Hélas! c'est en vain que je cherche à justifier votre silence; il accable mon cœur comme un fardeau glacé. Et pourtant, hier encore vous m'avez fait chérir la vie. Votre âme semblait s'ouvrir à l'espérance. Quand un faible danger m'a menacé sur les bords du lac, vous vous êtes élancée à mon secours sans paraître redouter la présence de ceux qui nous entouraient. Que vous étiez belle à cet instant, et que le dévouement vous rendait imposante! N'avez-vous donc pas lu dans tous les regards l'enthousiasme dont vous étiez l'objet? O Lucie, quand il ne fallait peut-être que vous montrer ce que vous êtes pour attendrir le cœur de ma mère, par quel inconcevable malheur nous trouvons-nous séparés? Mais peut-être n'êtes-vous pas la femme angélique que j'avais cru entrevoir; peut-être un amour généreux est-il au-dessus de vos forces? Peut-être... Mais à quoi bon tous ces doutes? Vous seule pouvez me rendre le repos que vous m'avez ôté : j'attends une ligne de vous, un mot qui m'apprenne quels

sont vos desseins. Songez-y ! je ne réponds pas de moi si vous continuez à m'accabler de votre silence. Manuel va courir à franc étrier jusqu'à Paris : dans dix heures, je puis avoir votre réponse.

6e LETTRE. — *Maurice à Roger.*

Fallait-il donc que cela fût ainsi? Roger, l'avoir connue, savoir ce que renferme ce cœur élevé, cet esprit délicat, et peut-être, dans quelques heures, avoir à déplorer sa perte ! Que mon malheur retombe à jamais sur ceux qui l'ont causé ! Hélas ! quand je l'accusais de ce que j'ai souffert, elle succombait à la violence de ses combats et de son amour. J'erre comme un fou autour de la maison du général, interrogeant sans cesse ses gens, et ne recevant d'eux que des réponses vagues ou effrayantes. Heureusement le médecin ignore qui je suis, et il me plonge trois fois par jour la vérité dans le cœur. Je viens de le quitter à l'instant; son regard était si triste, il semblait si accablé que je l'ai conjuré de ne pas me cacher le dernier malheur. Il m'a assuré qu'elle existe encore ; mais il est dans l'attente d'une crise terrible et inévitable.

P. S.—Elle est sauvée! Il faut aimer comme j'aime pour comprendre la magie d'un tel mot. Je me suis prosterné aux pieds du médecin; je lui ai demandé son amitié. En vain il conserve un air grave, je me sens prêt à faire des folies en sa présence. C'est un homme distingué, il parle de Lucie avec un enthousiasme presque égal au mien. Mais une chose m'a frappé: il m'observe souvent avec étonnement, et semble prêt à me confier un secret. J'ai vainement essayé plusieurs fois de lui faire dire sa pensée. Il termine toujours nos entretiens sur Lucie par cette phrase: La société est bien coupable.

J'ai souvent remarqué que la prudence est le vice des hommes de cette profession, que leurs profondes connaissances rendraient si propres à seconder le mouvement social. Que d'importantes modifications pourraient être produites dans les lois par la seule autorité de certains faits scientifiques qui demeurent éternellement cachés au vulgaire! Je voudrais qu'un bon médecin publiât ses mémoires; ce serait, à mon gré, un livre fort utile à l'humanité.

7e LETTRE. — *Maurice à Roger.*

Ami, je l'ai revue! Hélas! on n'ose croire qu'elle appartienne encore à la terre, tant sa beauté a revêtu un caractère idéal et céleste. Elle a consenti à faire sa première promenade appuyée sur mon bras, et j'ai été étonné de la simplicité avec laquelle elle m'a dépeint ses souffrances. Si je ne me trompe, une lueur d'espoir s'est glissée dans son cœur; mais je n'ai pu m'expliquer le sens de plusieurs de ses paroles. Comme nous nous reposions à l'ombre d'une petite chapelle en ruines, une noce de villageois est venue à passer devant nous. Il y avait tant de bonheur et d'insouciance sur toutes ces physionomies ouvertes, que je n'ai pu retenir une réflexion amère en comparant nos sorts. Lucie a tressailli en m'entendant. « O mon ami, s'est-elle écriée, ils sont « heureux; mais c'est parce que leur bonheur « n'afflige et n'offense personne. » Je l'ai regardée avec stupeur: son visage était légèrement coloré; elle a posé ma main sur son cœur; puis elle a repris d'une voix grave et émue: « Maurice, c'est « en vain que notre malheur nous pousserait à « nous élever contre la société; ses institutions

« sont grandes et respectables comme le labeur « des temps ; il est indigne des grands cœurs de « répandre le trouble qu'ils ressentent. » J'ai voulu lui répondre, mais elle m'a fait un signe de la main pour m'indiquer qu'elle se sentait faible. Il commençait à se faire tard. Le digne docteur, qui déjà s'inquiétait de ne pas voir rentrer Lucie, est venu à notre rencontre, et il m'a aidé à la soutenir jusqu'à l'entrée du parc de Malzéville, où il a fallu nous séparer.

Roger, ce qui m'effraye, c'est moins l'ensemble des obstacles qui m'entourent que la grandeur naturelle de Lucie. Ce n'est pas à de vains préjugés, je le sens, qu'une telle femme a dû jusqu'ici immoler les plus doux penchants de son cœur.

8e LETTRE.— *Lucie à Madame M.*

Mon amie chérie, l'espérance m'a accueillie à mon retour à la vie : Maurice consent à élever sa grande voix pour protester contre l'abus terrible qui nous sépare. Sa mère m'a pressée sur son cœur ; je n'oublierai jamais les sensations délicieuses que ce moment a mêlées à l'amertume de mes souvenirs.

O ma bien-aimée! l'amour d'un homme pur et délicat est un sentiment plein de puissance. Combien j'ai besoin de force et de courage pour y résister! Mais l'intérêt et la gloire de Maurice me sont plus chers que mon repos peut-être: aussi suis-je soutenue par l'orgueil de lui voir tenter une noble entreprise; car il me semble que j'ai accompli la mienne en véritable héroïne.

C'est hier seulement que notre sort a été décidé. Nous avions passé la soirée avec le digne docteur, dont la morale est à la fois si douce et si élevée. A peine nous eut-il quittés, Maurice saisit impétueusement ma main; et, la pressant sur son cœur, il jura de me protéger malgré le monde et de ne plus permettre que je m'éloignasse de lui. Je rassemblai mes forces pour lutter contre ces émotions délicieuses et terribles. Je représentai à Maurice que le devoir lui commandait d'essayer de m'affranchir de mes liens, en réclamant une loi juste et sage. J'employai pour le toucher les arguments qui ont le plus de prise sur son grand cœur. Je lui dépeignis avec feu les avantages que la société pouvait retirer de cette tentative glorieuse. Pour lui, il ne fut pas difficile de l'intéresser au sort de ces êtres jeunes, faibles, desarmés, qu'un lien odieux peut pousser au désespoir. Il

convint que les abus des lois resultent le plus souvent de l'apathie des hommes, et qu'il est toujours honorable et utile de lutter contre l'oppression.

Nous envisageâmes ensuite notre situation sous tous les points de vue. Maurice assurait qu'un lien comme celui qu'il m'engageait à contracter suffisait au bonheur, et qu'il renoncerait, sans le moindre regret, à ce monde qui sacrifie le véritable honneur à des préjugés fièrement décorés du nom de convenances. Je lui avouai que je ne me sentais ni assez haut ni assez bas pour braver l'opinion, et qu'il me serait doux de pouvoir entourer notre amour du respect des familles honnêtes. Il combattit doucement mes idées ; mais le souvenir de sa mère se joignit dans son cœur à tous les sentiments élevés qui lui sont propres. Il finit par me promettre d'adresser une pétition à la chambre, et d'en attendre dignement le résultat.

Je me précipitai aux pieds de cet homme si cher, en versant des larmes de reconnaissance et d'amour. Les efforts que j'avais faits pour me contraindre avaient tellement épuisé mes forces qu'il me sembla que la vie allait m'abandonner. Je n'en ai jamais tant senti le prix que dans cet instant.

O mon amie! toi qui vis calme et heureuse auprès de l'homme de ton choix, tu comprendras tout ce qui se passe dans mon pauvre cœur. Tu sais si je partage le ridicule de ces femmes qui trépignent à l'idée de n'être jamais député, et qui montent à cheval pour démontrer qu'elles seraient au besoin d'excellents colonels de dragons. Mais tu sais aussi si je sens vivement l'oppression là où elle est réelle. C'est en portant atteinte au bonheur modeste et vrai de la femme que les lois la poussent en dehors de sa sphère et lui font parfois méconnaître sa destinée sublime. Henriette, quels plaisirs peuvent l'emporter sur ceux du dévouement? Entourer de bien-être l'homme qu'on aime, être bonne et simple dans la famille, digne et affable au dehors, n'est-ce pas là notre plus doux rôle et celui qui nous va le mieux? Il me semble que le cercle de la famille peut se modeler, à certains égards, sur les cercles du monde; et n'est-ce pas la femme qui en fait les honneurs?

9e LETTRE.— *Maurice à Roger.*

Une nouvelle douleur vient de fondre sur elle: le monstre qui l'enchaîne à lui a été arrêté sur la

frontière et conduit au bagne de Toulon, où il va subir sa peine.

Cet événement, qui donne une si grande portée à nos réclamations, semble cependant avoir abattu le courage de Lucie. Ce cœur si tendre a défailli d'épouvante devant l'horrible dénoûment auquel l'associent les lois. Le nom qu'elle porte encore retentit en elle chargé d'infamie et de lugubres souvenirs. Son impérissable bonté est venue ajouter la compassion à tous ses maux. Puissent ses forces ne pas s'épuiser dans cette cruelle lutte! Non, je le sens, les lois ne peuvent pas être volontairement immorales et absurdes. L'évidence frappe les hommes: ils briseront ce lien odieux qui enchaîne l'être le plus pur à un forçat.

Lucie, telle que je la connais, souffrira beaucoup encore: mais diverses circonstances m'ont éclairé sur tous ses sentiments, et je n'en sacrifierai aucun à l'amour. Cette noble femme sera mère comme elle est amante. Les sacrifices qu'elle accepterait vaillamment pour elle-même, elle souffre de la pensée de les léguer à ses enfants. Puisse-t-elle trouver enfin le prix de ses douces vertus! Je rassemblerai mes forces et mon courage pour dompter mon impatience. O Roger, la vie a de rudes épreuves!

Je t'envoie une copie de ma pétition à la chambre.

« Messieurs les députés,

« Il existe au sein des lois un abus dont la « portée est effrayante; permettez-moi de vous « le signaler par un exemple frappant.

« Une femme de vingt-deux ans, dont le « cœur est pur et plein d'honneur, se trouve en- « chaînée par le mariage à un forçat.

« Quinze annés de détention, d'infamie, le « mépris, tout ce qui sépare la vertu du vice, an- « nule matériellement cet odieux lien.

« L'homme est mort civilement; la femme, « déclarée libre par les tribunaux, rentre en pos- « session de sa fortune, qu'elle gère déjà. Tous « ses droits sont évidents; et pourtant il lui faut « renoncer au plus précieux de tous, celui d'user « de la liberté de son cœur.

« Par une inconcevable imprévoyance des « lois, cette femme se trouve expulsée de leur « protection, et placée par elles entre deux abîmes, « le malheur et le désordre.

« Quel choix oserait-on lui assigner? Pour « se parer d'un stérile héroïsme, renoncera-t-elle « à l'amour et à la maternité, ces beaux et nobles « fiefs de l'épouse?

« Si l'isolement pèse comme une loi de mort
« sur son âme, et la pousse à contracter un lien
« hostile à la société, qui la protégera contre la
« mauvaise foi de l'opinion et contre tous les dan-
« gers attachés à une situation fausse?

« Entre ces deux écueils, il y en a un troi-
« sième où tombe tout être opprimé et faible, c'est
« la lâcheté.

« Messieurs les députés, j'appelle votre atten-
« tion sur cette question de haute morale, et je
« solicite une loi qui constitue le divorce par le
« seul fait d'une peine infamante. »

10e LETTRE — *Maurice à Roger.*

Nos cœurs sont plus calmes. Lucie semble heureuse de me voir faire acte de soumission envers cette pauvre société. Puisse-t-elle recueillir le fruit de ma patience!

Peut-être ai-je véritablement accompli un devoir. J'ai tant souffert depuis quelque temps, que je peux ne plus être très-bon juge en matière de sagesse. Les abus me révoltent, et l'oppression m'inspire une telle horreur que je fuirais volontiers devant elle au lieu de la combattre. Il se peut que Lucie, avec son héroïsme, soit beaucoup

plus près que moi de la simple morale. Peu de femmes unissent comme elle la pénétration à la sensibilité ; elle est éminemment loyale et spirituelle. Mieux je connais ce cœur si tendre, et plus je sens que je ne saurais trop payer son amour.

Avec quelle lenteur je vois arriver chaque jour le moment qui doit nous réunir ! J'aime à la surprendre au milieu des occupations qu'elle s'est créées pour savoir m'attendre, me dit-elle. Hier, je la trouvai très occupée à copier un gros cahier de musique insignifiante destinée aux écoles. Comme je lui en témoignais mon étonnement avec assez d'insistance, elle finit par m'avouer qu'elle se faisait une ressource de ce travail. Je ne saurais te dire, Roger, l'impression pénible que cette découverte me fit éprouver. Le véritable rôle de la femme n'est-il pas de donner à l'homme les soins et les douceurs du foyer domestique, et de recevoir de lui en échange tous les moyens d'existence que procure le travail ? J'aime mieux voir une mère de famille peu fortunée laver le linge de ses enfants, que de la voir consumer sa vie pour répandre au dehors les produits de son intelligence. J'excepte, bien entendu, la femme éminente que son génie pousse hors des sphères de la famille. Celle-là doit trouver dans la société

son libre essor; car la manifestation est le véritable flambeau des intelligences supérieures.

Je voudrais non-seulement que les femmes trouvassent dans leurs pères, leurs frères, et leurs époux des appuis naturels; mais que, ces appuis venant à leur manquer, elles fussent soutenues par les gouvernements. Ils fonderaient, je suppose, des établissements pour les réunir et utiliser leurs talents divers. Il y a des travaux délicats qui ne peuvent être faits que par les femmes. Ils seraient produits dans ces établissements où l'on assurerait au moins à des êtres isolés et faibles une ressource contre tous les maux qui les menacent en dehors de la vie de communauté.

Nos villes auraient alors de vastes bazars où la femme opulente se donnerait la peine d'aller choisir ses parures. On ne verrait plus de pauvres filles, extenuées par un travail forcé, obligées de courir souvent tout le jour pour en trouver le placement. Ces moyens, ou d'autres analogues, établiraient déjà un peu de proportion entre les forces et les devoirs des femmes, qui sont souvent si peu en harmonie.

11e LETTRE — *Maurice à Roger.*

Où trouver un reste de chaleur dans cette société lasse et démonétisée? L'argent! voilà la clef de leur dictionnaire, le mot qu'il faut absolument saisir pour les comprendre. J'avais fait part au comte de J.... de notre situation actuelle et de ma démarche envers la chambre. Il crut me faire fête en me réunissant à quelques-uns de ces hommes que l'on appelle sensés, sans doute parce qu'ils ont fini de démeubler le cœur au profit de la tête. Je ne croyais pas que la sécheresse pût aller aussi loin. La conversation générale de ces gens-ci ressemble à une véritable opération de bourse. Quand ils se disputent la conversion d'un naïf, c'est une chose curieuse à voir.

La manière obligeante dont le comte de J... avait fait mes honneurs à son cercle me mit, malgré moi, en évidence. Forcé de parler de mes opinions et de mes sentiments, je devins aussitôt le point de mire de toute l'assemblée. Elle me battit en philosophie et en morale. Elle allait me décréter sublime pour se débarrasser de moi, quand un des hommes les plus influents de l'époque me prit à part. « Vous ressemblez, me

« dit-il, à une corneille qui abat des noix. Ne « vous fourvoyez pas ainsi. Vous venez de heurter « des hommes qui pouvaient et qui voulaient vous « servir. Rétablissez promptement vos affaires; et « croyez qu'un héros à quinze mille livres de rente « n'est pas assez robuste pour marcher seul. »

Ce langage m'étonna tellement que je laissai à la puissance tout le loisir de s'étendre. « Vous « venez, continua-t-elle, de demander le divorce; « vous vous êtes autorisé d'un exemple assez frap- « pant. Certe, la justice et la raison sont pour « vous. Une loi restreinte, comme celle que vous « demandez, passerait sans la moindre difficulté, « et serait un véritable bienfait. Eh bien! pour- « tant, cette loi, il y a cent à parier contre un que « vous ne l'obtiendrez pas.

« C'est ma conviction, ajouta-t-il, pendant que « je réprimais avec effort une douloureuse impa- « tience. La faute en est à vous, bien à vous. « Vouloir jouer au géant, mépriser follement la « hiérarchie, lui refuser la déférence, et explorer, « pour tout appui, l'arsenal des vieux mots, n'est- « ce pas prendre volontairement un rôle de dupe « et courir la dague au poing dans un tir aux « pigeons? Tenez, dit-il, si vous n'êtiez pas jeune, « vous seriez fou. Mais cette infirmité-là fait tout

« excuser. Je vous offre donc ma protection au-
« près de l'ambassadeur de ***. Vous avez du
« monde, une figure noble : vous pourrez vous
« pousser auprès de lui. Vous aimez une femme
« remarquable : vous lui donnerez un rang digne
« d'elle ; et, croyez-moi, l'amour se passe très-
« bien du mariage. »

En finissant sa période, mon digne mentor me jeta un regard significatif et s'éloigna de moi. J'allai serrer la main du comte de J..., si supérieur aux hommes dont il s'entoure, et je revins à Oneil la rage dans le cœur.

Roger, j'éclaircirai promptement ce que m'a dit cet homme, et s'il est vrai qu'il n'y est plus trace de justice et d'honneur au sein de la société actuelle. Lucie est trop grande et trop pure pour s'incliner devant elle.

12e LETTRE. — *Lucie à Maurice.*

Maurice, vous êtes noble et grand. Quel cœur peut être plus digne que le vôtre de comprendre la justice et la raison ? O le meilleur et le plus généreux des hommes, vous à qui j'aurais sacrifié avec joie le repos de ma vie entière, puissiez-vous reconnaître à quel point le vôtre m'a été cher et

sacré! Mon bien-aimé, c'est en vain que nous tenterions de lutter plus longtemps contre le sort; mon âme a achevé de se briser sous ses coups. Hélas! quand je me suis laissée aller au bonheur de vous aimer, j'ai cru pouvoir, à mon tour, répandre du charme dans votre vie. Laissez-moi puiser mes dernières forces dans une grande et consolante pensée, en espérant que vous reverserez sur la société les flots de dévouement et d'amour qui sont en vous. Que de fois n'ai-je pas vu votre belle intelligence s'enflammer à l'aspect des plaies qui couvrent le monde! O Maurice! tous les sentiments généreux sont délicieux à éprouver. Quelle destinée est à la fois plus grande et plus douce que celle de l'homme utile? Ne vous souvient-il pas d'avoir souvent envié à de pauvres artisans la gloire d'une petite découverte? Vous qui pouvez bien plus qu'eux, resteriez-vous oisif? Cher et bien cher ami, vivez pour imprimer sur la terre votre noble trace. Quand un homme tel que vous apparaît au milieu de la société, il faut qu'il lui apporte son tribut de lumières et de vertus, ou qu'il se condamne au silence et à la froideur de l'égoïste. Je connais votre âme; elle est riche et orageuse comme les nues d'un beau ciel: jamais vous n'auriez trouvé le bonheur dans

l'isolement. Ne renoncez pas aux joies de la famille; des enfants répandront un grand intérêt sur votre existence. Vous vous plairez à développer en eux les nobles germes qu'ils tiendront de vous. Vous ferez de leurs jeunes cœurs autant de foyers où s'épanchera la flamme du vôtre. Ils vous entoureront de respect et d'amour. O Maurice! toutes les félicités de la vie ne se résument-elles pas dans ce seul mot?

DERNIÈRE LETTRE. — *Le docteur L... au docteur B...*

Mon vieil ami, j'approuve beaucoup le parti que vous prenez de vous soigner à votre tour. Pour nous, qui croyons au bien, c'est un douloureux spectacle que celui de cette société en désordre, où rien de ce qui est noble et grand ne peut plus se faire jour. Je viens encore d'être témoin d'un de ces sacrifices qui révoltent le cœur et la raison. L'infortunée jeune femme dont je vous ai écrit l'histoire s'est éteinte hier entre mes bras, brisée par des douleurs que je renonce à vous peindre. L'homme qu'elle aimait ne lui a survécu que quelques instants: il semble qu'il ait voulu savourer son désespoir. En vain, j'ai

tenté de le ramener à la raison et au calme ; il s'est brûlé la cervelle auprès du lit funèbre, avant que j'aie pu prévenir son funeste dessein.

Ceux qui ont connu la femme intéressante et malheureuse dont je déplore la perte comprendront la fatale passion qu'elle inspira. C'était une de ces organisations si rares où le cœur et l'esprit ont part égal. Nulle femme ne sentait mieux qu'elle la grandeur de son rôle. Elle eût été une mère et une épouse accomplie. Hélas! en la voyant s'éteindre entre mes bras dans l'âge où l'on doit vivre, j'ai douloureusement apprécié le peu de pouvoir qui est donné à l'homme pour réparer le mal qu'il produit.

LETTRE D'AUGUSTE COMTE A CLOTILDE SUR LA LUCIE

Extrait de la CORRESPONDANCE SACRÉE

Dix-huitième Lettre

Lundi 23 Juin 1845 (midi).

Je ne puis résister, ma chère amie, au besoin de vous remercier immédiatement pour les douces larmes que vient de me faire verser la charmante nouvelle dont je vous ai reproché de ne m'avoir pas gratifié avant le public. Les sentiments et les idées m'en ont paru également digne de vous, sans me laisser même apercevoir les fautes typographiques qui vous choquaient tant Vendredi. Il m'est bien doux, je vous l'assure, de pouvoir, à tous égards, vous féliciter aussi sincèrement d'un tel début. Sans me faire regretter les affectueux conseils de ma dernière lettre sur l'ensemble de votre existence littéraire, ce premier travail m'indique combien vos propres dispositions s'accordent spontanément avec les vœux de mon

amitié, surtout quant à votre scrupuleux respect continu des vrais principes sociaux.

Vous commencez à connaître assez l'esprit toujours sagement relatif de ma philosophie, et la répugnance radicale du positivisme à toute règle strictement absolue, pour sentir déjà que, malgré ma réprobation raisonnée du divorce, je ne saurais étendre nullement l'indissolubilité régulière du mariage jusqu'au cas extrême que vous avez si bien caractérisé, et envers lequel le principe catholique, au temps de son plein ascendant social, c'est-à-dire pendant le moyen âge, avait lui même consacré une réserve spéciale. C'est ainsi que, dans un autre ordre de relations, l'indispensable précepte de respecter constamment la vérité n'empêche aucunement la saine morale d'excuser, ou même de louer, par exception, certaines mensonges déterminés.

Dans toutes ces anomalies, la morale positive se montrera spécialement supérieure à la morale théologique, en ce que sa nature relative lui permettra de mieux s'adapter à ces modifications exceptionnelles, sans altérer néanmoins la juste rigidité de ses règles habituelles. Si vous connaissez, comme je le présume, l'admirable *Prison d'Edimbourg* de Walter Scott, vous y aurez noté

comment le poète a heureusement apprécié la fatale impossibilité où se trouvait placée Jeannie Deans, par le caractère purement religieux * de ses convictions morales, de faire, sans s'exposer elle-même à une démoralisation totale, la fausse déclaration qui eût aussitôt préservé sa sœur d'une barbare légalité, tandis qu'une éducation raisonnable aurait autorisé ce pieux mensonge, tout en laissant intact l'habitude de la vérité.

Adieu, et encore une fois merci : à après-demain soir.

Tout à vous

A^{te} COMTE.

* *Religieux* est ici synonyme de *théologique*.

(Note de l'éditeur.)

LE BOUQUET SACRÉ

ET

LES PENSÉES D'UNE FLEUR

Extrait de la CORRESPONDANCE SACRÉE

Cent neuvième Lettre

Dimanche soir 30 Novembre 1845.

. . . .

... Je vous porterai vos fleurs Mercredi ; elles sont, elles, le produit net de l'amitié, et ma portière regrette que je ne les offre pas à *Dieu*. En les faisant, je me suis rappelé des vers qui ne sont peut-être pas laids, et dont je composais autrefois des volumes. Je vous les joins ici, comme monument du passé.

A vous de tout cœur,

CLOTILDE V.



LES PENSÉES D'UNE FLEUR

Je nais pour être aimée : oh ! merci, bon destin !
Que les puissants mortels contre toi se déchaînent !
Aux pieds de tes autels que les vents les entraînent,
J'ai mes parfums et mon matin.

J'ai le premier regard du roi de la nature,
J'ai son baiser de feu, sa splendeur pour parure :
J'ai de la jeune Aurore un sourire de sœur ;
J'ai la brise naissante et la douce saveur
De la goutte penchée au bord de mon calice.
J'ai le rayon qui joue au seuil du précipice ;
J'ai le tableau magique, en grandeur sans pareil,
De l'univers s'ouvrant les portes du réveil.

Jamais le froid mortel ne doit tarir ma vie ;
Au sein des voluptés doucement je m'endors :
La nature me garde et me rend ses trésors ;
A son banquet d'amour je m'éveille ravie.

J'ai bien souvent embelli la beauté ;
Sur un cœur pur mon pur éclat rayonne :
Le plaisir me tresse en couronne,
Et le bonheur m'attache à son côté.

Quand le rossignol s'inspire
Sur ma tige en se jouant,
Pour laisser résonner son chant
La nature entière expire.

L'amour me dit tous ses secrets;
J'abrite ses douces prières,
J'aide au bonheur de ses mystères;
Je suis la clef des cœurs discrets.

O doux destin, si les soupirs profanes
De tes décrets pouvaient changer le cours,
Seule ici-bas, dans mes langes diaphanes,
Je renaîtrais au souffle des amours.

Des sombres tempêtes
Sauve-moi l'horreur;
Que toujours la fleur
Sourie à tes fêtes!

CLOTILDE DE VAUX.

Extrait de la CORRESPONDANCE SACRÉE

Cent dixieme Lettre

Mardi soir 2 Décembre 1845 (2 h.)

Quoique j'aie cette fois bien peu de temps, je ne veux pas, ma très chère amie, laisser arriver votre bonne visite hebdomadaire sans avoir fait auparavant quelque réponse spéciale à l'aimable lettre qui me rappelle, après huit grands jours, au bonheur de vous lire et de vous écrire. N'ayant pu l'ouvrir de suite, son volume apparent m'a d'abord effrayé, parce que je l'attribuais au récent conflit fraternel. J'ai donc été fort heureusement surpris d'y trouver une charmante composition, doucement caractérisée par votre gracieuse sensibilité et philosophiquement remarquable, à mes yeux, para une exquise appréciation spontanée du juste degré de fétichisme poétique que comportera toujours la virilité de la raison humaine. Sans l'avoir lu jusqu'ici plus de deux fois, les douces larmes que je lui dois m'assurent que je ne tarderai pas à la savoir tout entière. Le singulier mot *par cœur* n'aura jamais été mieux appliqué.

Elle est déjà rangée, auprès de vos précieuses lettres, parmi mes chères reliques, entre les deux parties de l'admirable *Lucie*. Si j'eusse rapproché plus tôt votre touchante imagination de votre profond sentiment musical, j'aurais deviné que l'aptitude poétique pour laquelle je vous ai déjà signalée à mes amis devait s'étendre à la forme comme au fond. Puisque vous m'avouez, en ce genre, de nombreux essais antérieurs, j'espère que vous m'accorderez la faveur de copier, dans vos *loisirs*, pour ma petite bibliothèque secrète, tous ceux que vous jugerez digne de subsister.

. . . .

Adieu, ma bien-aimée ; ne craignez pas que j'oublie de vous remercier d'avance pour les jolies fleurs que vous m'apporterez demain, quoique ce gracieux ouvrage ne puisse autant durer que celui dont vous m'avez gratifié hier : je suis d'ailleurs tout fier d'avoir été là en concurrence avec *Dieu*.

A vous mon éternel et respectueux amour.

A^TE^ COMTE.

Cent douzième Lettre

Jeudi soir 4 Décembre 1845 (4 h.)

. . . .

Je ne vous ai point assez témoigné hier l'admiration et la reconnaissance que méritent tant vos jolies fleurs. C'est en me penchant involontairement pour les flairer que j'ai dignement apprécié ce charmant cadeau. Quiconque contemplera ce chef-d'œuvre de goût et d'adresse l'attribuera difficilement à l'une des plus éminentes natures, intellectuelles ou morales, destinées à honorer votre sexe en servant toute l'Humanité. Ma respectueuse adoration saurait toujours apprécier cette rare combinaison des plus hautes et des plus gracieuses qualités, quand même il n'en résulterait pas envers moi tant d'aimables manifestations d'une pure affection

Parmi ces précieux témoignages, j'éprouve un nouveau besoin de mentionner spécialement la charmante composition qu'une troisième lecture a pour jamais gravée tout entière dans la mémoire de mon cœur. Votre confirmation n'a pourtant pas dissipé hier mes scrupules littéraires

sur la sixième stance. A force d'y rêver, j'ai pensé que, quand vous avez écrit :

« L'amour me dit tous ses secrets,
« J'abrite *les* douces prières,
« *J'aime* au bonheur ses mystères,
« Je suis la clef des cœurs discrets. »

vous vouliez réellement écrire, même pour la mesure et pour le sens :

« L'amour me dit tous ses secrets,
« J'abitre *ses* douces prières,
« *J'aide* au bonheur *de* ses mystères,
« Je suis la clef des cœurs discrets. »

C'est avec cette légère restitution qui je me décide à retenir cette délicieuse stance, à moins que vous ne me le défendiez expressément.

Sur ce petit chef-d'œuvre de grâce et de sentiment, vous devez me permettre d'écarter tout égoïsme, en insistant pour que tous les vrais connaisseurs soient appelés à partager la douce satisfaction dont vous avez d'abord gratifié votre reconnaissant adorateur. L'heureuse catastrophe que vous ménagez à Willelmine vous fournira l'occasion la plus naturelle de publier convenablement cette ravissante *canzone*, dont Pétrarque eût été d'autant plus jaloux que notre langue n'en offre,

ce me semble, aucun modèle. Ne rougissez pas, incomparable amie, de mon naïf enthousiasme : vous êtes d'ailleurs trop noblement organisée pour qu'une digne glorification vous deviene jamais dangereuse. Vous devez, au reste, d'autant plus tenir à une telle publication que vous avez malheureusement détruit tous les autres témoignages spéciaux de votre spontanéité lyrique. Laissez-moi pourtant espérer aussi que le cours naturel de vos doux travaux conduira votre mémoire à réaliser peu à peu le vœu personnel que je vous exprimai Mardi.

Amour et respect éternels.

A^{TE} COMTE.

Cent treizième Lettre

Vendredi matin 5 Décembre 1845.

. . . .

.... Vous m'avez donné une paire de couleurs carmin en me remerciant de mon maigre bouquet ; j'espère le remplacer plus tard par un autre plus digne.

. . . .

Faites de mes compositions l'usage que vous en voudrez faire. J'avais lu les *Pensées d'une Fleur* en famille, où cela avait été traité de *chose contournée.* Un homme de goût avait trouvé cette petite pièce jolie ; et, d'après votre avis, je lui ai fait trouver sa place dans Willelmine. En voici une autre qui m'est revenue ; mais elle n'a pas grand sel comme idée ; je vous l'envoie pour la forme.

Adieu, cher ami, à vous de cœur,

CLOTILDE DE VAUX.

Extrait de la VIE D'AUGUSTE COMTE, *par le Docteur Robinet*

Lorsque M. Lonchampt revint, il était quatre heures: Auguste Comte se trouvait plongé dans un abattement dont il ne sortait, par intervalle, que pour jeter un regard éteint sur le bouquet de fleurs artificielles, ouvrage et présent de Clotilde de Vaux, qui se trouvait placé en face de son lit. Ce signe de vie fut le dernier!...



L'ENFANCE

Approche, jeune Enfant ; tout près... que je contemple,
Ta blonde chevelure et ton bel œil si doux,
Tes grâces ingénues qui font tant de jaloux,
Ton front où l'innocence a érigé son temple.

Viens car j'aime à te voir, quitter pour ton vieux père
Tous les jeux si bruyans qui fatiguent son âge ;
J'aime à voir tes baisers effacer le nuage
Qui glisse rapide sur le front de ta mère.

J'aime à voir le vieillard qui lentement chemine,
Appuyé sur ton bras, regagner sa chaumine ;
J'aime à te voir courir remplir la faible main
Du pauvre qui s'assied sur les bords du chemin.

Pourquoi faut-il quitter ces charmes de jeunesse,
Ces grâces qu'une mère avec amour caresse ?
Pourquoi s'écoulent-ils ces rèves d'avenir ?
Ah ! c'est qu'il fallait bien un jour de souvenir.

Mme. CLOTILDE DE VAUX.

LETTRE PHILOSOPHIQUE

SUR LA COMMÉMORATION SOCIALE

Extrait de la CORRESPONDANCE SACRÉE

Quinzième Lettre

Lundi soir 2 juin 1845 (3 h.)

Daignez, Madame, agréer cordialement, à l'occasion de votre fête, la petite composition ci-jointe, qui fut, ces jours derniers, le doux résultat de la première matinée passée hors de mon lit.

Outre le motif public très réel et fort grave à mes yeux, que j'y indique au début, vous ne douterez pas, je pense, que mon cœur n'y ait aussi été secrètement poussé par le plaisir de m'occuper de vous et l'innocent espoir de vous surprendre agréablement. Sans que j'eusse aucunement cherché à réagir ainsi sur moi-même, ce léger travail m'a pourtant produit un effet très salutaire, en déterminant spontanément un affectueux retour à mes méditations habituelles, par

la seule contention d'esprit qui me fût alors possible comme se rapportant à vous.

Vous y pourrez donc voir aussi un premier exemple de cette solidarité plus intime que j'espère établir peu à peu, d'après notre précieuse amitié, entre l'essor de mes plus hautes pensées et celui de mes plus purs sentiments. Cette heureuse connexité vous était, sans doute, déjà annoncée, en général, dans ma fatale lettre du 17 mai: mais elle s'y trouvait trop altérée par son vicieux mélange aux folies passagères qui vous ont si justement alarmée. L'occasion actuelle attirera spécialement votre attention, d'une manière plus pure et plus directe, sur cette importante corrélation, désormais aussi favorable au perfectionnement de ma vie publique qu'au bonheur de ma vie privée.

Je dois, Madame, profiter soigneusement d'une journée qui vous dispose davantage à l'indulgence, pour solliciter de nouveau la plénitude de votre pardon au sujet des torts, graves quoique involontaires, que j'eus récemment envers vous, et que je m'efforcerai constamment de vous faire oublier, bien que je les aie réparés presque aussitôt que commis. Peut-être faut-il aujourd'hui me féliciter de n'avoir pu aller chez vos parents

Vendredi. Notre première entrevue n'en deviendra que plus satisfaisante après-demain soir, s'opérant ainsi sous l'heureux patronage de Sainte Clotilde. Que ce pur souvenir vienne désormais se placer sans cesse devant celui de l'orage antérieur! Il marquera naturellement le vrai point de départ de nos paisibles relations habituelles, toujours dignes, j'ose l'assurer, d'un tel début.

Votre ami dévoué,

A^{TE} COMTE.

Quoique l'épître philosophique vous fût uniquement destinée, elle est écrite de manière à comporter, sans le moindre inconvénient, la publicité quelconque que vous désireriez lui donner; j'approuve d'avance tout ce que vous projetteriez à cet égard.

Dans la longue visite qu'a bien voulu me faire hier votre excellent frère, j'ai appris avec douleur le notable redoublement de votre toux nerveuse, que j'entends maintenant d'ici : je crains de n'y avoir que trop contribué par les pénibles émotions que j'ai eu le malheur de vous causer depuis environ quinze jours.



LETTRE PHILOSOPHIQUE
SUR LA COMMÉMORATION SOCIALE

Composée pour Madame Clotilde de Vaux, au sujet de sa fête,
Par l'auteur du *Système de philosophie positive.*

Paris, le Lundi 2 juin 1845.

MADAME,

'ATTACHE beaucoup d'importance à passer auprès de vous pour aussi pleinement affranchi de tous préjugés irréligieux ou métaphysiques que des préjugés purement théologiques, comme je le suis en réalité depuis très-longtemps. M'étant aperçu récemment que vous conserviez à cet égard quelques doutes essentiels, je me réservai secrètement la faculté de les dissiper bientôt, grâce au prochain retour d'une heureuse occasion périodique. On fête demain Sainte Clotilde, votre patronne. Permettez donc, Madame, que, autorisé par un touchant usage universel, je me joigne aujourd'hui à votre famille pour vous offrir, à ma manière, un témoignage spécial d'affectueux souvenir. D'après les

réflexions générales que cette précieuse circonstance va me conduire à vous indiquer sommairement, vous concevrez, j'espère, de plus justes idées sur le caractère éminemment social d'une philosophie qui, depuis quelque temps, a beaucoup retenti autour de vous, sans que peut-être vous l'ayez encore directement examinée.

L'instinct de la sociabilité, ou le sentiment habituel de la liaison de chacun à tous, serait très imparfaitement développé si cette relation se bornait au présent, comme chez les animaux sociables, sans embrasser aussi le passé et même l'avenir. La société humaine est surtout caractérisée par la coopération continue des générations successives, première source de l'évolution propre à notre espèce. Ainsi, tous les états sociaux ont dû présenter, chacun à sa manière, certaines institutions permanentes, d'abord spontanées, puis de plus en plus systématiques, spécialement destinées à manifester une telle connexité, en constituant la chaîne des temps par la vénération regulière des ancêtres privés et publics. L'antiquité offrit, à cet égard, de puissantes ressources, appropriées à la nature de ses opinions et au caractère de sa civilisation. Ce culte des souvenirs y fut souvent exalté jusqu'à l'apothéose propre-

ment dite, qu'il serait fort injuste d'apprécier seulement par les monstrueux abus propres à la décadence du paganisme. Mais une telle institution ne pouvait être très efficace que pour les premiers âges et envers les castes supérieures, suivant le génie immobile et aristocratique de toutes les sociétés anciennes. Tous les grands départements divins ayant dû être bientôt occupés dans l'organisation initiale du polythéisme, les nouveaux dieux sans portefeuille que multipliait cette reconnaissance officielle pouvaient rarement obtenir une véritable importance, même quand on démembrait à leur profit quelque office antérieur.

En remplaçant, suivant l'esprit de sa doctrine, l'apothéose antique par une simple béatification, le monothéisme, surtout chrétien, a réellement perfectionné beaucoup cette partie essentielle de toutte organisation sociale. Quoique cette substitution nécessaire stimulât moins les désirs personnels d'une glorieuse immortalité, elle en propageait davantage l'essor, dès lors indistinctement permis à tous les rangs. Vous savez, par exemple, Madame, que votre noble patronne et son humble contemporaine de Nanterre devinrent, presqu'à la fois, l'objet d'un culte au moins égal. Cette universelle extension du principe de consécration

permit ensuite au catholicisme, longtemps organe principal du progrès social, d'introduire, à cet égard, un admirable perfectionnement, en y liant très-heureusement la vie privée à la vie publique. L'institution, trop peu comprise, des noms de baptême offrit, en effet, à chacun, non-seulement le libre choix d'un patronage spécial, mais aussi un noble modèle d'imitation personnelle. Si l'inévitable désuétude des croyances théologiques a dû graduellement éteindre la première destination, rien ne saurait jamais détruire la seconde. Inhérente aux lois de notre nature, elle se reproduira bientôt sous des inspirations à la fois plus systématiques et plus durables, dès qu'une vraie réorganisation des principes et des sentiments humains viendra terminer la déplorable anarchie qui caractérise notre temps.

Cette épître philosophique dégénérerait, Madame, en un traité fort déplacé, si j'y développais davantage les indications précédentes. Mais elles suffisent ici pour que votre rare pénétration puisse entrevoir, en général, comment la philosophie positive justifie pleinement ce culte catholique des saints, en le rapportant à sa vraie destination sociale, alors poursuivie sous des formes propres à l'état correspondant de l'humanité. Ce sera

toujours un usage très-social que de célébrer périodiquement la mémoire de nos dignes prédécesseurs, et aussi de prescrire solennellement à chacun de nous l'imitation continue de l'un d'entre eux. Les vrais philosophes déplorent justement, à cet égard comme à tant d'autres, que ces utiles pratiques se trouvent aujourd'hui discréditées d'après leur funeste adhérence à des doctrines qui devaient succomber sous leur incompatibilité finale avec l'essor continu de l'intelligence et de la sociabilité.

Quant au cas individuel que m'a conduit, Madame, à vous signaler ces aperçus généraux, je n'en pouvais souhaiter de plus propre à les confirmer. Aux temps de sa décadence, le christianisme, comme jadis le paganisme, a souvent abusé, quoiqu'à un degré beaucoup moindre, de ce grand office de consécration publique qui lui était dévolu. Mais rien de pareil ne saurait concerner votre antique patronne, qui présente, à tous égards, l'un des meilleurs exemples de la canonisation catholique. L'Église Romaine a justement regardé la conversion de Clovis comme ayant plus influé qu'aucune autre conversion royale, sauf celle de Constantin, sur le développement social de la France, et même de toute la

République Occidentale. Or, on ne saurait contester la douce influence exercée par l'aimable Clotilde pour seconder les hautes impulsions politiques qui déterminèrent ce grand événement. Son long et paisible veuvage ne fut pas moins noblement employé à temperer les sauvages dissensions de ses fils. Une consécration méritée par tant d'éminentes qualités, plutôt morales que mentales, constitue, à mes yeux, l'un des types les plus propres à caractériser l'intervention sociale des femmes, habituellement destinée à moraliser d'après le sentiment la domination spontanée de la force matérielle. Ne soyez donc pas surprise, Madame, que je puisse cordialement m'associer, à ma manière, à tous ceux qui demain célébreront, sous des formes quelconques, cet intéressant souvenir, que personne, j'ose le dire, n'appreciera mieux que moi. Quand la nouvelle école accomplira la révision éclairée et la rectification systématique du calendrier théologique, votre chère patronne y conservera ses justes droits personnels à l'éternelle reconnaissance de l'humanité.

En général, Madame, soyez bien convaincue que la philosophie essentiellement positive qui caractérisera le dix-neuvième siècle ne vient pas

pour détruire, comme dut d'abord le faire la philosophie purement négative propre au siècle dernier. Son but consiste toujours à construire, en résultat final de tous les travaux antérieurs, l'ordre, à la fois stable et progressif, le mieux conforme à l'ensemble de notre nature personnelle et sociale. Quand vous connaîtrez assez son esprit relatif et sa tendance organique, vous comprendez cet admirable privilège qui lui permet, pour la première fois, de combiner, sans aucune inconséquence, dans une seule doctrine homogène, tout ce que les divers états antérieurs ont pu jamais offrir de grand ou d'utile. Elle sépare partout l'office continu qui déterminait la destination fondamentale de chaque institution, d'avec les formes provisoires qui durent successivement correspondre aux différents âges de l'humanité, de manière à manifester toujours le mode final qui désormais prévaudra directement. Seule, en un mot, cette nouvelle philosophie représente réellement la vie collective de notre espèce, dont la marche nécessaire constitue surtout son sujet propre, que nulle théologie ne peut embrasser, et encore moins aucune métaphysique. Les religions, en effet, ne pouvaient jusqu'ici proposer à chacun qu'un but purement personnel, le salut éternel,

où la société ne saurait intervenir que comme moyen, et tout au plus comme condition, sans aucune destination progressive qui lui appartienne collectivement. Pendant la longue enfance de l'humanité, la sagesse sacerdotale, heureux organe de l'instinct universel, a dû néanmoins retirer de ces constructions imparfaites une précieuse efficacité sociale, que le positivisme explique et circonscrit. Mais cet indispensable office provisoire ne pouvait les préserver toujours de la déchéance irrévocable qu'elles ont graduellement encourue, à mesure que l'évolution humaine ruinait à la fois leur crédit intellectuel et leur influence morale. Les dénominations usuelles, qui rappellent encore cette aptitude primitive à rallier nos idées et nos sentiments, semblent aujourd'hui ne plus convenir aux croyances théologiques que par une sorte d'amère ironie. Car, depuis trois siècles au moins, bien loin de tendre à nous unir, elles ont évidemment dégénéré de plus en plus en sources fécondes de désordres publics et même privés. Cette dégradation résulte d'abord de leur impuissance croissante à protéger les notions sociales qui s'y trouvaient confusément formulées, et ensuite de leur propre tendance à susciter des divagations presque in-

définies, désormais incompatibles avec aucun système fixe de convictions actives.

Ne doutez donc pas, Madame, que lorsque les conceptions réelles seront enfin devenues assez générales, ce qui s'accomplit aujourd'hui sous vos yeux, elles ne conviennent mieux que des chimères quelconques à toutes les nobles destinations humaines. Pour l'important sujet ébauché dans cette lettre, on reconnaît surtout la tendance spontanée du positivisme à consacrer dignement les diverses gloires, en appréciant sainement leurs participations rsspectives à l'évolution fondamentale de l'humanité. Quand les mœurs modernes auront pu acquérir à cet égard leur développement propre d'après les principes convenables, le système de commémoration recevra un perfectionnement général au moins équivalent à celui qui résulta de la substitution du catholicisme au polythéisme. Car le régime catholique était à la fois trop absolu et trop étroit pour avoir jamais pu remplir suffisamment ce grand office social. Tout ce qui avait existé avant lui, et tout ce qui vivait hors de son sein, lui inspirait naturellement une aveugle réprobation. Sans sortir même de sa propre enceinte, il n'a pu envelopper les gloires que ne prévoyaient pas ses formules im-

mobiles. N'avez-vous point, par exemple, remarqué avec surprise et indignation l'étrange lacune de nos calendriers théologiques envers l'héroïque vierge qui sauva la France au quinzième siècle?

Mieux vous scruterez ce grand sujet, plus vous reconnaîtrez, Madame, que le nouveau régime philosophique peut seul glorifier à la fois tous les temps, tous les lieux, toutes les conditions sociales, et tous les genres de coopération, soit publics, soit même privés. En consolidant l'actif sentiment de la continuité humaine, il en agrandira la portée et en ennoblira le caractère; car il y comprendra la considération familière de l'avenir, que le régime antérieur ne pouvait embrasser, faute de connaître la loi générale du progrès social. Il popularisera le culte des souvenirs encore davantage que sous le catholicisme, en entendant aux plus humbles coopérateurs le sentiment habituel de la convergence universelle, sans aucune vaine distinction entre l'ordre public et l'ordre privé. Toute existence vraiment honorable pourra légitimement aspirer à quelque consécration solennelle, soit au sein même de la famille, soit dans la cité, la province, la nation, et enfin la race entière.

A tous égards, Madame, quel esprit pourrait être aussi social que celui du vrai positivisme, qui

seul embrasse réellement l'ensemble de la vie humaine, individuelle et collective? Les trois modes simultanés de notre existence, penser, aimer, agir, y sont directement combinés, dans toute leur extension possible, par un principe également applicable à l'individu et à l'espèce. Ils y deviennent les sujets respectifs de nos trois grandes créations continues, la philosophie, la poésie et la politique. La première systématise directement la vie humaine, en établissant, entre toutes nos pensées quelconques, une connexité fondamentale, première base de l'ordre social. Le génie esthétique embellit et ennoblit toute notre existence en idéalisant dignement nos divers sentiments. Enfin, l'art social, dont la morale constitue la principale branche, régit immédiatement tous nos actes, publics ou privés. Telle est l'intime solidarité que représente le positivisme entre les trois grands aspects, spéculatif, sentimental et actif, propres à la vie humaine. Notre existence y est envisagée, soit dans l'individu, soit dans l'espèce, comme ayant pour but continu le perfectionnement universel, d'abord relatif à notre condition extérieure, et ensuite à notre nature intérieure, physique, intellectuelle, et surtout morale.

Quoique cette épître soit déjà bien longue,

je voudrais, Madame, ne pas la terminer sans vous y signaler l'attrait spécial que la nouvelle philosophie doit offrir à votre sexe, quand elle en sera mieux connue.

Écartant une stérile agitation politique, l'école positive vient aujourd'hui placer au principal ordre du jour la réorganisation spirituelle. Désormais elle fera prévaloir la régénération directe des opinions et des mœurs sur celle des institutions proprement dites, qui ne peuvent être convenablement élaborées qu'en dernier lieu. Or cette transformation radicale des vains débats actuels serait assurément très-favorable à l'influence sociale des femmes, suivant les vraies lois de leur nature propre et de l'ordre universel. L'intervention féminine, si noblement surgie au moyen âge, sous le spiritualisme catholique, semble presque s'être éteinte avec lui. Or les insurrections personnelles que notre temps suscite contre une économie vraiment fondamentale sont peu propres à ranimer cette indispensable influence, que maintenant le spiritualisme positif peut seul développer convenablement. Loin que les prédilections spéciales de votre sexe dussent vainement se rattacher au passé, elles ne devraient y voir qu'une sorte d'indice historique de la participation

supérieure que lui réserve nécessairement le véritable avenir social. Car, suivant la marche invariable du progrès humain, les influences morales tendent de plus en plus à prévaloir sur les puissances matérielles. Une telle connexité excita toujours les sympathies féminines pour les diverses rénovations mentales de l'humanité. Elle s'est, à vrai dire, manifestée déjà lors de la première apparition systématique de la philosophie positive, sous la grande impulsion de Descartes, qui trouva tant d'accueil chez votre sexe. Les dames du XIXe siècle ne sauraient, à cet égard, rester au dessous de leurs devancières, quand cette philosophie, qui ne pouvait alors être aucunement sociale, parvient enfin à sa pleine maturité. Son principal domaine consiste désormais dans les sujets qui, par leur nature, fourniront toujours l'aliment essentiel des sentiments de votre sexe et des pensées du nôtre.

Une organisation éminemment affective dispose habituellement les femmes à seconder l'influence morale de la force spéculative sur la puissance active dans l'antagonisme journalier qui dirige les affaires humaines. Leur propre position sociale, extérieure sans être indifférente, au milieu du mouvement pratique, les érige

spontanément en intimes auxiliaires de tout pouvoir spirituel contre le pouvoir temporel correspondant. Or le nouveau régime moral vers lequel tendent les sociétés modernes developpera davantage que l'ancien cette affinité naturelle. Comment votre sexe ne finirait-il point par préférer une doctrine qui fera nécessairement prévaloir l'adoration des femmes? L'admirable chévalerie du moyen âge, comprimée sous les croyances théologiques, n'avait jamais pu élever ce culte qu'au second rang. Quand la sociabilité moderne aura pris son vrai caractère, le genou de l'homme ne fléchira plus que devant la femme.

Votre esprit et votre cœur excuseront, j'espère, l'extension de ces divers indications générales en faveur de leur importance. Elles atteindront du moins leur but principal en vous dispensant, Madame, de recourir à d'immenses traités pour mieux apprécier désormais la nouvelle école, à la fois philosophique et sociale. Quoique réellement emanée de la révolution française, vous voyez qu'elle diffère profondément de toutes les écoles purement révolutionnaires. Celles-ci tendent encore à détruire sans construire, quand le déblai préalable est depuis longtemps assez accompli. Mieux qu'aucune influence métaphy-

sique, la doctrine positive s'oppose radicalement à toute rétrogradation théologique. Or elle ne poursuit jamais cette lutte accessoire qu'en satisfaisant davantage que le régime primitif à tous les besoins, intellectuels et sociaux, qui motivèrent son ascendant, dont elle explique également l'origine et le déclin.

Le souvenir de votre douce patronne me deviendra désormais plus cher. Il m'aura ainsi fourni une précieuse occasion de vous faire sentir l'aptitude morale du positivisme. Vous voyez que, sans aucun vain éclectisme, ce nouveau régime universel s'approprie naturellement tout ce que les autres états de l'humanité offrirent jamais de noble ou de salutaire. Mais il en écarte sagement des formes passagères qui, d'abord indispensables aux fondations correspondantes, altérèrent ensuite leur efficacité sociale, que l'école nouvelle tend toujours à consolider et à perfectionner.

Daignez, Madame, agréer avec bonté les vœux sincères que ce jour rappelle plus vivement à

votre respecteux ami,

AUGUSTE COMTE.

TEMPLE DE L'HUMANITÉ

DE

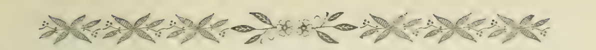
RIO DE JANEIRO

La mort de Clotilde,

la très-sainte Inspiratrice d'Auguste Comte

Tableau du peintre brésilien Decio Villares.





L'amour pour principe,
et l'ordre pour base;
Le progrès pour but.

Ordre et progrès.
Vivre pour autrui.
Vivre au grand jour.

PRIÈRES QUOTIDIENNES

Instituées le Vendredi-Saint, 10 Avril 1846

Revues d'abord le 6 Avril 1849, puis le 26 Août 1853, enfin le 25 Décembre 1855 (après le dépôt de mon Testament), et complètement récrites le Vendredi-Saint, 10 Avril 1857.

—

PRIÈRE DU MATIN (de 5 heures 1/2 à 6 heures 1/2).

COMMÉMORATION (40 minutes), à genoux devant son *autel*.

PRÉAMBULE (5 minutes).

1° *Image normale de la veille.*

Ce culte d'amour et de reconnaissance ne peut jamais cesser de me soulager et surtout de m'améliorer.

Il est encore meilleur d'aimer que d'être aimé.
Il n'y a rien de réel au monde qu'aimer.

Oh amanza del solo amore, o diva,
Non è l'affezione mia tanto profunda
Che basti à render voi grazia per grazia.

2º *Image exceptionnelle de la veille.*

C'est uniquement à toi, ma sainte Clotilde, que je dois de ne pas quitter la vie sans avoir dignement éprouvé les meilleures émotions de la nature humaine. Une incomparable année fit spontanément surgir le seul amour, à la fois pur et profond, que comportât ma destinée. L'excellence de l'être adoré permit à ma maturité, mieux traitée que ma jeunesse, d'entrevoir, dans toute sa plénitude, le vrai bonheur humain: *Vivre pour autrui.* Voilà le vrai bonheur, comme le vrai devoir! Toi seule m'enseignas à fondre leurs formules! Quels plaisirs peuvent l'emporter sur ceux du devouement? Pour devenir un parfait philosophe, il me manquait surtout une passion, à la fois profonde et pure qui me fit assez apprécier la partie affective de la nature humaine.

On se lasse de penser, et même d'agir; jamais on ne se lasse d'aimer, ni de le dire.

Au milieu des plus graves tourments qui puissent jamais résulter de l'affection, je n'ai pas cessé de sentir que l'essentiel pour le bonheur c'est toujours d'avoir le cœur dignement rempli...

même de douleur, oui même de douleur, de la plus amère douleur.

Sagrada es yà mi passion,
La divinizò la muerte !

COMMÉMORATION SPÉCIALE (15 minutes)

Méditation sur nos principaux souvenirs propres à ce jour de la semaine, sous les images normales qui s'y rapportent.

Sagrada es yà, etc.

Mai non t'appresentò natura odarte
Piacer, quanto le belle membra in ch'io
Rinchiusa fui e che son terra sparte :
E se'l sommo piacer si ti fallio
Per la mia morte, qual cosa mortale
Dovrà poi trarre te nel suo disio?

COMMÉMORATION GÉNÉRALE (20 minutes)

Image principale de ce jour

Non, quella che'mparadisa la mia mente, ta mort même ne rompra jamais le lien fondé sur mon affection, mon estime et mon respect.

Revue chronologique de tous nos souvenirs essentiels d'après les passages correspondants de nos lettres

Je suis venue, Monsieur, pour vous remercier de votre charmant cadeau. (Sa visite du Lundi 2 Juin 1845, avec sa mère et son frère.)

INITIATION FONDAMENTALE

JUIN. — *Estime.* Laissez-moi librement travailler à votre perfectionnement, puisque c'est ma principale manière de m'occuper de votre bonheur, qui me sera toujours cher, à quelques degrés et sous quelques formes que j'y puisse concourir. (Ma lettre du 6 Juin.)

Il est indigne des grands cœurs de répandre le trouble qu'ils ressentent. (Sa *Lucie*, publiée le 20 Juin.)

JUILLET. — *Confiance.* Mon cœur voit finalement en vous, dans la réalité présente, une parfaite amie, et, dans mes rêves d'avenir, une sainte épouse. (Ma lettre du 3 Juillet.)

Je vous tends la main bien sincèrement, je vous suis tendrement devouée, et j'aurai toujours du plaisir à vous procurer, dans nos relations, tout le bonheur dont je puis disposer : à vous de cœur. (Sa lettre du 4 Juillet.)

AOUT. — *Affection.* Mon essor direct de l'amour universel s'accomplit sous la stimulation continue de notre pur attachement. (Ma lettre du 5 Août.)

Adieu, cher et digne ami ; vous voyez que je

s apprécie, et que je crois en vous : comptez sur
œur de Clotilde de Vaux. (Sa lettre du 11 Août.)
A chaque suspension de mon travail, votre
re image revient doucement s'emparer de moi :
. de nuire ensuite à ma méditation, elle la sou-
.t et l'anime. (Ma lettre du 26 Août.)

CRISE DÉCISIVE

SEPTEMBRE.—Si vous croyez pouvoir accep-
toutes les responsabilités qui s'attachent à la
de famille, dites-le-moi, et je decidirai de mon
... Je vous confie mon reste de vie. (Sa lettre
5 Septembre.)
Voilà mon plan de vie : l'affection et la pen-
(Sa lettre du 6 Septembre.)
Hélas! je me sens encore impuissante pour
qui dépasse les limites de l'affection. Personne
vous appréciera comme je le fais ; et ce que
s ne m'inspirez pas, aucun homme ne me
spire ; mais le passé me fait encore mal, et
eu tort de vouloir le braver. Soyez généreux
ous égards, comme vous l'êtes à certains.
ssez-moi le temps et le travail ; nous nous ex-
erions à des cruels regrets maintenant. (Sa
re du 8 Septembre.)

Depuis la Sainte Clotilde, vrai début de nos relations suivies, aucune pensée charnelle n'avait jusqu'alors, soit en votre présence, soit même en votre absence, jamais troublé mon intime adoration. Je reprends donc sans effort mes chères habitudes de tendresse chevaleresque. (Ma lettre du 10 Septembre.)

Je sens combien je vous aime de cœur en vous voyant souffrir. (Sa lettre du 13 Septembre.)

Je compris, mieux que personne, la faiblesse de notre nature, quand elle n'est pas dirigée vers un but élevé, qui soit inaccessible aux passions... Il me reste au moins des sources d'enseignement pour les autres: c'est encore un intérêt réel dans ma vie; je veux l'exploiter... Comptez sur tout ce que j'ai de bon et d'affectueux dans le cœur. (Sa lettre du 14 Septembre.)

Je vous envoie le don du cœur, accommodé suivant la simple nature: la pensée est le seul artiste qui puisse orner ces riens-là. Mon profit à moi, c'est de vous faire plaisir, et de me pénétrer de la sincérité de votre attachement, auquel je mets tout son prix. (Sa lettre du 25 Septembre.)

Je n'ai encore rencontré qu'en vous l'équité unie à d'amples besoins du cœur... Que ne vous ai-je connu plus tôt! (Sa lettre de Garges.)

Aimons-nous profondément, chacun à sa manière; et nous pourrons encore être vraiment heureux l'un par l'autre. (Ma lettre du 2 Octobre.)

TRANSITION FINALE

Octobre. — *Épanchement total.* Cheminons appuyés l'un sur l'autre, mon cher philosophe; laissons le temps nous guider et nous faire. (Sa lettre du 4 Octobre.)

Vos lettres me font toujours du plaisir et du bien... Adieu, cher homme, aimez-moi, et soyez sûr que je vous le rends bien. (Sa lettre du 18 Octobre.)

Il faut à notre espèce, plus qu'aux autres, des devoirs pour faire des sentiments. (Sa lettre du 25 Octobre.)

Voilà ce que je comprends le mieux du dix-neuvième siècle: c'est la tendance universelle des êtres vers la raison toute simple. En voyant les plus modestes intelligences participer naturellement et sans efforts à toutes les clartés obtenues, je sens chaque jour davantage que la science a seulement besoin de résider au sommet des sociétés pour les enrichir tout entières: et, ma foi, je me console de n'être pas initiée aux merveilles

du carré de l'hypothénuse. (Sa lettre du 30 Octobre.)

NOVEMBRE. -- *Abandon sans réserve.* S'il vous fallait ne m'aimer qu'un quart d'heure par jour pour votre repos, je souhaiterais, de tout mon cœur, que la chose eût lieu demain. (Sa lettre du 2 Novembre.)

Je me chauffe et je me vêtis en femme délicate, grâce à vous. (Sa lettre du 8 Novembre.)

A vous, en retour, la pensée si douce d'avoir ranimé un être anéanti, d'avoir versé du baume dans un cœur ulceré! (Sa lettre du 9 Novembre.)

Que ne suis-je sûre de vous rendre heureux par des liens plus intimes! je n'hésiterais pas à les former. (Sa lettre du 18 Novembre.)

Vous êtes le meilleur des hommes; vous avez été pour moi un ami incomparable; et je m'honore, autant que je me tiens heureuse de votre attachement. (Sa lettre du 23 Novembre.)

C'est donc uniquement à vous, ma Clotilde, que je devrai de ne pas quitter la vie sans avoir dignement éprouvé les meilleures émotions de la nature humaine. (Ma lettre du 24 Novembre.)

DÉCEMBRE. — *Familiarité continue.* Rallions-nous habituellement, ma Lucie, à ces su-

blimes conceptions, qui rattachent directement notre affection mutuelle à l'ensemble de l'évolution humaine. (Ma lettre du 9 Décembre.)

Comptez sur l'attachement le plus tendre que je puisse éprouver... J'ai pour vous aujourd'hui plus que le cœur d'une parente... Il faut ne pouvoir pas vous rendre heureux pour ne pas le faire... Quel que soit notre sort, j'espère que la mort seule rompra le lien fondé sur mon affection, mon estime et mon respect. (Sa lettre du 10 Décembre.)

Cette incomparable année a fait surgir en moi le seul amour, à la fois pur et profond, que comportât ma destinée. L'excellence de l'être adoré permet à ma maturité, mieux traitée que ma jeunesse, d'entrevoir, dans toute sa plénitude, le vrai bonheur humain. (Ma lettre du 26 Décembre.)

ÉTAT NORMAL

(*Images spéciales et fixes*)

JANVIER. — *Intimité complète.* Vous avez le cœur d'un chevalier, mon excellent philosophe. (Sa lettre du 18 Janvier.)

Nous avons tous encore un pied en l'air sur

le seuil da la vérité... Je ne peux puiser ma morale que dans mon cœur, et l'édifier que sur le pur sentiment. C'est assez le lot d'une femme, au reste. Elle gagne à marcher modestement dernière le convoi des novateurs, dût-elle y perdre un peu de son élan... Si j'étais un homme, vous auriez en moi un disciple enthousiaste : je vous en offre, en indemnité, une sincère admiratrice. (Sa lettre du 15 Janvier.)

Votre noble ascendant a profondément lié l'essor habituel de mes plus hautes pensées à celui de mes plus tendres sentiments. Ne soyez donc pas surprise que je veuille secrètement inaugurer ce seizième service annuel par un souvenir spécial de ma bien-aimée. Cette courte effusion doit me préparer mieux au ministère que je vais remplir, en faisant spontanément prévaloir la disposition d'âme la plus favorable à mon office philosophique. (Ma lettre du 25 Janvier.)

FÉVRIER.—*Parfaite identité*. Votre cœur est le sanctuaire où je dépose tout ce que constitue ma vie : les petits comme les grands événements, tout vous en est connu ; et vous savez que je n'ai encore fait de mal qu'à moi. (Sa lettre du 12 Février.)

Dans mes heures de souffrance, votre image plane toujours devant moi. (Sa lettre du 23 Février.)

Les âmes ardentes et scrupuleuses rencontrent bien des Golgotha dans ce monde; mais, du moins, elles échappent souvent aux regrets comme aux remords. (Sa lettre du 24 Février.)

MARS. — *Union définitive.* Les méchants ont souvent plus besoin de pitié que les bons. (Sa lettre du 2 Mars.)

J'ai beaucoup de choses amicales à vous dire. Il faut que je cesse pour aujourd'hui. Recevez l'éternelle assurance de ma tendresse. (Fin de sa 86e et dernière lettre, du 8 Mars 1846.)

Pour devenir un parfait philosophe, il me manquait surtout une passion, à la fois profonde et pure, qui me fît assez apprécier la partie affective de la nature humaine. (Ma lettre du 11 Mars.)

Au milieu des plus graves tourments que puissent jamais résulter de l'affection, je n'ai pas cessé de sentir que l'essentiel pour le bonheur c'est toujours d'avoir le cœur dignement rempli. (Ma 95e et dernière lettre, des 18 et 20 Mars 1846.)

Vous me donnerez une boucle de vos cheveux. (Son effusion verbale du 20 Mars.)

Vous m'avez aujourd'hui fait profondément sentir le prix de notre noble pureté, qui nous a permis, devant votre mère, de tenir tendrement votre main dans les miennes, pendant que je contemplais l'angélique physionomie dont l'altération passagère rend plus touchante la suave beauté. (Fin de ma dernière lettre.)

Je n'ai pas de beauté, j'ai seulement un peu d'expression. (Son effusion verbale du 22 Mars.)

CONCLUSION !

Avril ! — Je voudrais bien aller coucher chez vous. (Son vœu du 1er Avril matin devant sa mère.)

Vous avez été méconnue, mais je vous ferai apprécier... Non, jamais aucune autre... (Mon effusion verbale du 2 Avril, devant sa famille, après son extrême-onction.)

Vous n'aurez pas eu une compagne longtemps! (Pendant notre unique nuit, du 2 au 3 Avril 1846 !)

Madame, vous aimez votre fille comme un objet de domination, et non pas comme un objet d'affection. (Ma remontrance à sa mère, devant elle, le 4 Avril.)

Comte, souviens-toi que je souffre sans l'avoir mérité!... (Ses dernières paroles distinctes, nettement répétées cinq fois de suite, le Dimanche soir, 5 Avril 1846, vers trois heures, une demi-heure avant d'expirer!!!)

Oui, ta mort même consolide à jamais le lien fondé sur mon affection, mon estime et mon respect.

Sagrada es yà, etc.

EFFUSION (20 minutes)

1.° A GENOUX DEVANT SES FLEURS (5 minutes)

Image du 27 Août 1851.— Noble et tendre patronne, *quella ch'imparadisa la mia mente*, ton adorable influence éternelle a profondément amélioré l'ensemble de ma nature, morale, intellectuelle, et même physique. Je te remercie surtout de m'avoir spontanément inspiré cette pureté dont, jusqu'à toi, j'ignorais le vrai prix, mais qui, j'espère, continuera de te survivre sans altération, grâce à la persistance naturelle de ton involontaire ascendant. Ton angélique inspiration doit de plus en plus dominer tout le reste de ma vie, tant publique que privée, pour présider encore à mon inépuisable perfectionnement en épurant

mes sentiments, agrandissant mes pensées, ennoblissant ma conduite.

Image finale. — Morte, comme vivante, ma sainte Lucie, tu dois toujours rester le vrai centre de la seconde vie dont je te suis essentiellement redevable. Ta douloureuse transformation d'une triste existence en une glorieuse éternité ne doit jamais altérer la devise familière que je t'ai fait agréer, amour e respect éternels!

Image du 26 Août 1856.

Ah! se'l sommo piacer si mi fallio
Per la tua morte, qual cosa mortale
Potrà mai trarre me nel suo disio?
Oh! nulla, nulla, giammai.
Es hombre vil, es infame,
El que, solamente atento
A lo bruto del deseo,
Viendo perdido lo mas
Se contenta con lo ménos!

2.º Debout près de l'autel (10 minutes)

Image du 5 Octobre 1851.—Ma chère fille, qu'elle fut bientôt détruite l'incomparable félicité que t'apporta si tard un lien saintement exceptionnel (je me suis assez plaint, c'est toi que je

dois plaindre)! Pour moi-même, elle n'est pas détruite, elle n'est que transformée ; elle est maintenant inaltérable. Malgré la catastrophe, ma situation finale a de plus en plus surpassé tout ce que je pouvais espérer, et même rêver, avant toi. Surtout, ma vertueuse passion ne doit jamais perdre son aptitude naturelle à seconder activement la haute mission sociale qui, dès lors m'absorbant tout entier, put seule m'offrir une sainte compensation personnelle, de plus en plus précieuse à mesure que tu t'y trouves mieux incorporée. Les devoirs du chaste époux continuèrent à fortifier ceux du philosophe, quand je dus cesser de travailler à ton perfectionnement pour aspirer à ta glorification.

Image du 11 Février 1852. — Cher ange méconnu, ton admirable ascendant ne devint dignement appréciable qu'en me disposant toujours à mieux servir le Grand-Être auquel je te sens irrévocablement incorporée, et dont tu m'offres la meilleure personnification. Pendant une année sans pareille ta douce impulsion spontanée a profondément facilité le plein essor du vrai caractère finalement propre à ma philosophie : la systématisation réelle de toute l'existence humaine

d'après la prépondérance fondamentale du cœur sur l'esprit, en consacrant l'intelligence au service continu de la sociabilité.

L'Amour pour principe, et l'Ordre pour base ; le Progrès pour but. L'Amour cherche l'ordre et pousse au progrès ; l'Ordre consolide l'amour et dirige le progrès ; le Progrès développe l'ordre et ramène à l'amour.

Un, union, unité, continuité ; *deux*, arrangement, combinaison; et *trois*, évolution, succession.

L'amour universel, assisté par la foi démontrable, dirige l'activité pacifique.

L'homme devient de plus en plus religieux.

Agir par affection, et penser pour agir.

En rapportant tout à l'Humanité, l'unité devient plus complète et plus stable qu'en s'efforçant de tout rattacher à Dieu.

La soumission est la base du perfectionnement.

Adieu, ma chaste compagne éternelle ! Adieu, ma bien-aimée Lucie ! Adieu, mon élève chérie et ma digne collègue.

(Souvenirs intercalés de mon vieil ami Charles Bonnin et de sa malheureuse fille Victoire.)

C'est à moi d'obtenir, par mes nobles travaux, que ton nom devienne inséparable du mien,

dans les plus lointains souvenirs de l'humanité reconnaissante.

La pierre du cercueil est ton premier autel.

Addio, sorella! Addio, cara figlia! Addio, casta sposa! Addio, sancta madre! Virgine-madre, figlia del tuo figlio, Addio!

Oh, amanza, etc.

(Reproduction, à genoux, les yeux ouverts, de la seconde partie du préambule, sous l'image fixe du 11 Février 1852.)

3.° CONCLUSION (5 minutes)

A genoux devant l'autel recouvert

I — (Tableau général de ma vraie famille, objective et subjective, réunie, avec mes principaux disciples, le Dimanche 4 Septembre 1870, à Montpellier, dans le seul domicile où se rapportent mes souvenirs du pays natal.)

La vénérable image de Rosalie Boyer s'est de plus en plus combinée avec l'aimable présence de Clotilde de Vaux, d'abord dans ma visite hebdomadaire à la tombe chérie, ensuite pendant mes prières quotidiennes.

II. — *Image de la tombe chérie.* — Rosalie, Lucie, Sophie, votre vertueux ensemble, désormais inaltérable, doit toujours m'offrir le meilleur type de la vraie nature féminine. Sous votre inspiration continue, j'ai mieux systématisé l'influence, publique et privée, du sexe affectif, comme le premier fondement de la régénération finale. Celle de vous qui survit ranime, à son insu, la sainte impulsion des deux autres, par le doux spectacle continu de notre état normal, l'intelligence et l'activité librement subordonnées au sentiment. Puisse ma juste gratitude publique rendre vos trois noms également inséparables du mien pour la Postérité reconnaissante! J'osai publiquement terminer ma construction religieuse en chargeant tous mes disciples des deux sexes d'obtenir, comme principale récompense de mes services, ma solennelle inhumation au milieu de vous trois, au nom du Grand-Être auquel nous serons irrévocablement incorporés.

Que ne ferais-je point, ma sainte Lucie, pour avoir pleinement mérité la commune tombe devant laquelle viendra dignement s'incliner le drapeau collectif de l'Occident régénéré!

III. — (*A mon éternelle compagne*). *Amem te plus quàm me, nec me nisi propter te!*

(*A l'Humanité dans son temple, devant son grand autel*). *Amem te plus quàm me, nec me nisi propter te!*

(*A ma noble patronne, comme personnifiant l'Humanité*). *Vergine-madre, Figlia del tuo figlio, amem te plus quàm me, nec me nisi propter te!*

Tre dolci nomi ha' in te raccolti
Sposa, madre, e figliuola!

(*Petrarca.*)

(Introduit le Dimanche 25 César 69.

IMAGES HEBDOMADAIRES (51)

31 Normales

Lundi.—2 Juin 1845, 30 Juin, 25 Août.

Mardi.—29 Avril 1845, 12 Août, 26 Août, 31 Mars 1846 (14 Avril 1846).

Mercredi.—27 Août 1845, 12 Novembre, 14 Janvier 1846, 11 Février, 1er Avril.

Jeudi.—26 Juin 1845, 28 Août, 16 Octobre (28 Août 1851). *

* Introduite le Jeudi 1er César 69.

VENDREDI.—16 Mai 1845, 18 Juillet, 8 Août, 29 Août, 20 Mars 1846.

SAMEDI.—11 Octobre 1845, 7 Février 1846, 28 Février, 7 Mars, 28 Mars.

DIMANCHE.—7 Septembre 1845, 5 Octobre, 29 Mars 1846 (4 Avril 1847).

20 Exceptionnelles

LUNDI.—9 Juin 1845, 30 Mars 1846.

MARDI.—13 Mai 1845, 25 Novembre, (3 Juin 1851), (3 Juin 1856).

MERCREDI.—2 Juillet 1845, 20 Août, 3 Septembre, (15 Avril 1846), (11 Avril 1855).

JEUDI.—24 Avril 1845, 2 Avril 1846!

VENDREDI.—3 Avril 1846! (11 Janvier 1856), (10 Avril 1857).

SAMEDI.—6 Décembre 1845, 14 Février 1846, 4 Avril!

DIMANCHE.—5 Avril 1846!!!

PRIÈRE DU SOIR (une demi-heure)

(Au lit, sur mon séant)

1° COMMÉMORATION (10 minutes)

Souvenir précieux de ma jeunesse, compagnon et guide des heures saintes qui ont sonné

pour moi, rappelle toujours à mon cœur les cérémonies grandes et suaves de la chapelle du couvent!... (Son inscription de 1837 sur la *Journée du chrétien* qu'elle me donna, le Dimanche 29 Mars 1846, comme son livre usuel au couvent de la Légion d'Honneur, rue Barbette).

Comte, souviens-toi que je souffre sans l'avoir mérité!!! (Ses dernières paroles, que j'inscrivis sur ce même livre, devant Sophie, une heure et demie après que nous les entendîmes.)

Image principale du jour.— Oui, ta mort même consolide à jamais le lien fondé sur mon affection, mon estime et mon respect.

> Mai non t'appresentò, etc.
> Oh amanza, etc.

2º EFFUSION (15 minutes)

Image du 28 Février 1852.—Sous ta puissante invocation, la plus douloureuse crise de ma vie intime m'a finalement rendu meilleur, à tous égards, en développant, quoique seul, les saints germes dont je dus surtout à toi l'evolution tardive mais décisive. L'âge des passions privées fut alors terminé pour moi : pouvait-il plus dignement finir? Je dus depuis me livrer exclusivement

à l'éminente passion, qui, dès mon adolescence, a toujours voué ma vie au service fondamental de l'Humanité. Poursuivant ma sublime mission, je dois constamment bénir ta salutaire influence, qui ne pourra jamais cesser de présider à mon principal perfectionnement. La prépondérance systématique de l'amour universel, graduellement émanée de ma philosophie, n'aurait pu sans toi me devenir assez familière, malgré l'heureuse préparation déjà résultée de l'essor spontané de mes goûts esthétiques.

Mes intimes satisfactions ne durent dès lors provenir que d'un culte assidu des purs et nobles souvenirs que me laissa, pour toujours, notre incomparable année de vertueuse tendresse réciproque. Ce culte d'amour et de reconnaissance ne peut jamais cesser de me soulager et surtout de m'améliorer. Sous tes diverses images, toujours tu m'y rappelleras combien, malgré la catastrophe, ma situation finale surpasse tout ce que je pouvais espérer, et même rêver, avant toi. Plus se développe l'harmonie sans exemple que je te dois entre ma vie privée et ma vie publique, mieux tu t'incorpores, aux yeux de mes vrais disciples, à chaque mode de mon existence. Notre parfaite identification deviendra la meilleure récompense de tous

nos services, peut-être même avant que la bannière universelle vienne solennellement s'incliner sur notre commun cercueil.

Image du 20 Août 1851.

Ah! se'l sommo piacer si mi fallio
Per la tua morte, qual cosa mortale
Potrà mai trarre me nel suo disio!

(Reproduction de la seconde partie du préambule du matin.)

Addio, la mia Béatrice! Addio, Clotilde! Addio, Lucia! Addio, quella ch'imparadisa la mia mente, Addio!

(*Image de la tombe chérie*).—La pierre du cercueil est ton premier autel.

Tre dolci nomi, etc.

La soumission est la base du perfectionnement.

3º CONCLUSION (5 minutes)

(Couché)

Image principale du jour.—Il est indigne des grands cœurs de répandre le trouble qu'ils ressentent.

Il faut à notre espèce, plus qu'aux autres, des devoirs pour faire des sentiments.

Les méchants ont souvent plus besoin de pitié que les bons.

L'Amour pour principe et l'Ordre pour base; le Progrès pour but.

Vergine-madre, Figlia del tuo figlio, Amem te plus quàm me, nec me nisi propter te!

Vivre pour autrui.—La Famille, la Patrie, l'Humanité.

—Vivre au grand jour.

PRIÈRE DU MILIEU DE LA JOURNÉE

(A 10 heures 1/2 précises. — 20 minutes)

1° COMMÉMORATION (10 minutes)

Image du 7 Mars 1846.

Oh! amanza, etc.

(*Sa dernière lettre*).—Mon cher ami, voici le reste des forces dont je comptais vous donner la meilleure part. La bonne Sophie en a eu l'étrenne, et vous aura raconté mon acte d'autorité pour *les roses*. Je m'en trouve très bien, en y suppléant par l'eau de riz et le coing. Je voulais, depuis longtemps, vous parler de vous; et hier j'espérais en avoir la force. Mais c'est une chose arrêtée, malgré toute la tendresse qui me pousse

vers vous, votre exaltation me contraint à revenir à la plume.

Cher ami, votre attachement me rend bien heureuse, et souvent bien penseuse. Je me demande si quelque jour vous ne me demanderez pas compte de ces distractions violentes jetées au milieu de votre vie publique. D'un lien qui devait être tout douceur, vous faites une sorte d'astringent pimenté qui dissipe votre temps, votre pensée, et qui ne réagit que sur moi. Vous vous trompez quand vous dites que l'amitié n'aime pas : je n'ai jamais osé être moi-même avec vous (et ne revenez pas aux causes vulgaires ou grossières que vous avez supposées jadis) ; quand je me sers du mot *oser*, c'est qu'il convient parfaitement. Si nous étions tous les deux calmes, je vous prouverais que l'amitié sait être tendre et brave. Voilà pourquoi je patronne notre attachement de tous les titres les plus doux et les plus saints : c'est pour l'amener à me faire place à vos côtés, au coin du feu.

Tout cela demande à être développé, et je vous promets que cela m'occupera tout de suite que je pourrai l'être. J'ai des visites de sabre pour deux jours ; je ne sais trop quel bien cela me fera.

J'ai beaucoup de choses amicales à vous dire. Il faut que je cesse pour aujourd'hui. Recevez l'éternelle assurance de ma tendresse.

Oui, ma noble patronne, je la reçois respectueusement, comme le principal trésor de toute ma seconde vie.

(*Image finale.*)

Illa, graves oculos conata attollere, rursùs
Deficit; infixum stridit sub pectore vulnus.
Ter sese attollens, cubitoque adnixa, levavit:
Ter revoluta toro est, oculisque errantibus alto
Quœsivit cœlo lucem, in gemuitque repertâ.

(*Virgile.*)

(En baisant ma boucle portative de ses cheveux). Reconnaissance, Regrets, Résignation. —La soumission est la base du perfectionnement.

Image du 29 Avril 1845.—La vue a complété le charme de l'ouïe... *Gli occhi smeraldi!*

(*Sa première lettre*).—Vos bontés me rendent bien heureuse et bien fière, Monsieur, et je ne me sens pas la patience d'attendre une meilleure occasion pour vous dire tout le plaisir que m'a fait *Tom-Jones.*

Puisque votre supériorité ne vous empêche pas de vous faire tout à tous, je me réjouis de l'espérance de causer avec vous de ce petit chef-d'œuvre, et de pouvoir quelques fois recueillir, dans mon cœur et dans mon esprit, vos beaux et nobles enseignements.

Veuillez, Monsieur, agréer avec l'expression de ma reconnaissance, celle de ma très grande considération.

(*Ma réponse*).—Madame, je ne saurais non plus attendre jusqu'à l'heureuse occasion de vous revoir pour vous témoigner combien je suis touché du précieux accueil dont vous daignez gratifier une légère marque d'attention que pouvait seul recommander une opportunité dignement empressée, d'ailleurs trop naturelle envers vous.

Le prix que vous voulez bien attacher à ma conversation m'enhardit à vous déclarer que je serais très satisfait de voir se multiplier de telles relations, autant que vous le croirez convenable. J'ai souvent été jugé peu sociable, faute de trouver chez les autres une disposition d'esprit, et surtout de cœur, suffisamment en harmonie avec la mienne. Mais je n'en ai pas moins apprécié toujours ce doux échange de sentiments et de pensées comme la principale source du vrai bonheur hu-

main, quand les conditions en sont dignement remplies. Le confiant abandon que je me plais à développer auprès de vos parents peut assez indiquer ma tendance naturelle à goûter convenablement votre aimable entretien. Outre l'élevation d'idées et la noblesse de sentiments qui semblent propres à toute votre intéressante famille, une triste conformité morale de situation personnelle constitue encore, entre vous et moi, des rapprochements plus spéciaux.

Veuillez, Madame, agréer, de nouveau, l'assurance bien sincère de l'affectueux respect de votre dévoué serviteur.

2º EFFUSION (7 minutes)

Image du 7 Mars 1846.

(*A genoux*)

DANTE.

Donna, se' tanto grande e tanto vali
Che, qual vuol grazia ed a te non ricorre,
Sua disïanza vuol volar senz'ali.
La tua benignità non pur soccorre
A chi dimanda, ma molte fiate
Liberamente al dimandar precorre.
In te misericordia, in te pietate,
In te magnificenza, in te s'aduna
Quantunque in creatura è di bontate.

(*Assis*)

PETRARCA

Qual paura ho quando mi torna a mente
Quel giorno ch'i' lasciai grave e pensosa
Ma donna e'l mio cor seco ! E non è cosa
Che si volontier pensi e si sovente.
I' la riveggio starsi umilemente
Tra belle donne, a guisa d'una rosa
Tra minor fior ; nè lieta nè dogliosa,
Come chi teme, ed altro mal non sente.
Deposta avea l'usata leggiadria,
Le perle e le ghirlande e i panni alegri,
E'l riso e'l canto e'l parlar dolce umano.
Così in dubbio lasciai la vita mia !
Or tristi augurii, e sogni, e pensier negri
Mi danno assalto, piacia a dio ch'invano !

Image de la tombe chérie.—La pierre du ercueil est ton premier autel.

PETRARCA

Dolci durezze e placide repulse,
Piene di casto amor e di pietate ;
Leggiadri sdegni, che le mie infiammate
Voglie tempraro (or me n'accorgo) e'nsulse ;
Gentil parlar, ove chiaro refulse
Con somma cortesia somma onestate,
Fior di virtù, fontana di beltate,
Ch'ogni basso pensier dal cor m'avulse.

Divino sguardo, da far l'uom felice,
Or fiero in affrenar la mente ardita
A quel che giustamente si disdice,
Or presto a confortar mia frale vita:
Questo bel variar fu la radice
Di mia salute, ch'altramente era ita.

3º CONCLUSION (3 minutes)

Image de la tombe chérie.—Quella ch'imparadisa la mia mente! Vivre pour autrui. Voilà le vrai bonheur, comme le vrai devoir! Toi seule m'enseignas à fondre leurs formules! Quels plaisirs peuvent l'emporter sur ceux du dévouement?

(*A mon éternelle compagne*). *Amem te plus quàm me, nec me nisi propter te!*

(*A l'Humanité dans son temple, devant son grand autel*). *Amem te plus quàm me, nec me nisi propter te!*

(*Les sept maximes de ma patronne*). Il est indigne des grands cœurs de répandre le trouble qu'ils ressentent.

Quels plaisirs peuvent l'emporter sur ceux du dévouement?

J'ai compris, mieux que personne, la faiblesse de notre nature, quand elle n'est pas dirigée vers un but élevé, qui soit inaccessible aux passions.

Il faut à notre espèce, plus qu'aux autres, des devoirs pour faire des sentiments.

Il n'y a, dans la vie, d'irrévocable que la mort.

Nous avons tous encore un pied en l'air sur le seuil de la vérité.

Les méchants ont souvent plus besoin de pitié que les bons.

(*A ma patronne, comme personnifiant l'Humanité*).

Vergine-madre, Figlia del tuo figlio,
Amem te plus quàm me, nec me nisi propter te!
Tre dolci nomi ha' in te raccolti
Sposa, madre, e figliuola!

Paris, 10, rue Monsieur-le-Prince,
Le Vendredi, 16 Archimède 69 (10 Avril 1857).

AUGUSTE COMTE,
Fondateur de la Religion de l'Humanité.
Né le 19 Janvier 1798, à Montpellier.

TEMPLE DE L'HUMANITÉ

DE

RIO DE JANEIRO

Vu du maître-autel. L'Humanité y est personnifiée par Clotilde

Tableau du peintre brésilien Decio Villares.


HUMANIDADE

Table des Matières

Lucie.................................... 7
Les pensées d'une Fleur.................. 40
L'Enfance................................ 49
Lettre sur la Commémoration sociale...... 55
Prières quotidiennes..................... 71

Imprimerie de l'Apostolat Positiviste du Brésil







SOUVENIR

DU

16 Guttemberg 49 (115)

(28 AOÛT 1903)

DISTRIBUÉ

À

la Rue Payenne Nº 5